

FIGARO ILLUSTRÉ



ADRIEN MOREAU

En Seine

COPYRIGHT 1895 BY BOUSSOD, VALADON AND CO.

ÉDITEURS : LE FIGARO, 26, rue Drouot. — BOUSSOD, VALADON & C^{ie}, 24, boulevard des Capucines, Paris. PRIX : 3 FR.

Ayuntamiento de Madrid

LENTHERIC, Parfumeur Mondain

245, rue Saint-Honoré, Paris.



Jeunes Filles

Pour plaire, vous voulez avoir le teint frais, blanc et rose : demandez à Lenthéric sa *Rosée Orkilla*, sa *Poudre de Riz* et sa *Crème Orkilla*.
Vous voulez aussi une abondante chevelure ondulée encadrant votre joli visage : voici sa *Soupline*, son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Pour avoir des dents nacrées comme la perle, faites usage de l'*Eau dentifrice* et de la *Pâte de Lenthéric*.
N'employez que des parfums discrets comme la *Violette de France*, l'*Iris*, le *Lilas*, le *Bouquet de l'Alliance*, qui vous conviennent et vous aideront à être irrésistibles.

Mesdames

Pour être mariées, vous ne devez pas moins chercher à être séduisantes. Deux trésors de beauté vous conserveront la peau fraîche et rose de la jeune fille : la *Rosée Orkilla* et la *Poudre de riz orkilla* de Lenthéric.
Vos cheveux seront souples et abondants avec sa *Lotion* et sa *Soupline*; ils seront ondulés avec son *Waver* et son *Eau du Waver*.
Avec sa *Pâte souveraine* pour le jour, ses gants gras pour la nuit, vous aurez toujours des mains de duchesse.
La *Rosée Tintoret* rendra vos ongles nacrés et vous aurez toujours dans la bouche trente-deux perles en usant de son *Eau dentifrice*.



Jeunes Gens

Vous qui vous plaignez, et à juste raison, d'être asphyxiés par le muse artificiel, demandez pour réagir les parfums de suprême élégance du parfumeur mondain Lenthéric : l'*Orkilla*, le *Foin coupé*, l'*Iris ambré*.
Rendez vos cheveux brillants et souples avec la *Brillantine* et la *Soupline*.
Soignez vos mains avec la *Pâte souveraine*. C'est le signe de la vraie distinction.
Soignez vos dents avec l'*Eau dentifrice* et la *Pâte de Lenthéric*.

Messieurs

Vous craignez de vieillir? On ne vieillit qu'autant qu'on le veut bien. Que faut-il pour rester jeune? Conserver les apparences juvéniles.
Pour les dents, faites usage de l'*Eau dentifrice* de Lenthéric et de sa *Pâte*; pour les cheveux, de sa *Lotion*; pour les mains, de sa *Pâte souveraine*. Les parfums qui conviennent à un homme, ceux qui se mélangent le mieux avec l'odeur du cigare sont le *Parfum russe*, *Tintoret*, *Éillet* et *Orkilla*.
Avec cela vous retrouverez la fameuse fontaine de Jouvence.



Demandez les **CONSEILS DE BEAUTÉ**, ils vous seront envoyés gratuitement sur demande affranchie. (Prière d'ajouter 50 centimes pour la recommandation à la poste.)



Spécialité d'Articles

POUR

HOMMES

Articles de Sports



COOK & CO

TAILORS & OUTFITTERS

PARIS.

23, RUE HUBER

CHAUSSURES

Coiffures, Chapeaux

VÊTEMENTS

Articles de Sports



Brasserie de Saint-Germain-en-Laye



CIRIER-PAVARD & C^{IE}

Fournisseurs de la Compagnie Générale Transatlantique, des Chargeurs Réunis, de la Compagnie Internationale des Wagons-lits et des Grands Express Européens, des Bouillons Duval de Paris, etc.

Bière Bock.	l'Hectol. 46 fr.	Caisse de 25 Bouteilles. 16 fr.	Emballage et verres compris.
Bière de Table.	l'Hectol. 30 fr.		

POUR BAINS DE MER ET VILLÉGIATURE

Entrepôts directs

Paris, 160, rue Cardinet.

Rouen, 30, rue du Fardeau.

Versailles, 23, rue de Rémilly.

TÉLÉPHONE



C^{ie} Coloniale

CHOCOLATS

QUALITÉ SUPÉRIEURE

THÉ UNE SEULE QUALITÉ [QUALITÉ SUPÉRIEURE] Composée exclusivement de THÉS NOIRS

La Boîte grand modèle [200 gr.] 6 fr., petit modèle [150 gr.] 3 fr.

Entrepôt général : avenue de l'Opéra, 19, à Paris

DANS TOUTES LES VILLES, CHEZ LES PRINCIPAUX COMMERÇANTS

P. SORMANI

Rue Charlot. 10. PARIS

PARIS 1889

GRAND PRIX



Catalogue illustré Franco

TROUSSES, MALLETES & SACS DE VOYAGE

VELOUTINE

Poudre de Riz spéciale préparée au bismuth
HYGIÉNIQUE, ADHÉRENTE, INVISIBLE
Seule récompensée à l'Exposition Universelle de 1889

CH. FAY

Parfumeur, 9, rue de la Paix, Paris

ET CHEZ TOUS LES COIFFEURS ET PARFUMEURS

Se méfier des imitations et contrefaçons. — Jugement du 8 mai 1875

Le Merveilleux Coricide

MARQUE

(RONDELLE-EMPLÂTRE)

DÉPOSÉE

Infailible, d'un emploi facile.

SUPÉRIEUR A TOUS LES AUTRES CORICIDES

Supprime en trois ou quatre jours, sans douleur, par la simple application d'une rondelle-emplâtre, les cors, oignons, œils-de-perdrix, durillons, etc.

PRIX DE LA BOITE, 1 fr. 25. — DEMI-BOITE, 0 fr. 75.

Envoi franco contre timbres ou mandat-poste.

DÉPÔTS :

Ph^{ie} CHARLARD, 12, boulevard Bonne-Nouvelle, Paris.

HALPHEN, 6, rue Demarquay, Paris.

ET DANS TOUTES PHARMACIES, HERBORISTERIES, DROGUERIES, ETC.



Louis SOURY

FABRICANT — JOAILLIER — BIJOUTIER

PARIS, 30, rue de Provence, PARIS

À l'angle des rues Lafayette & La Fayette.

CORBEILLES DE MARIAGE
BAGUES de FIANÇAILLES

TRANSFORMATION DE BIJOUX DE FAMILLE
BIJOUX D'ART

DIAMANTS, PERLES ET PIERRES FINES

Ayuntamiento de Madrid

TÉLÉPHONE

Encre et couleurs de Ch. Lorilleux & C^{ie}.

Papeteries du Marais.

FIGARO ILLUSTRÉ

Juillet 1895

SOMMAIRE

LES CROQUIS DU MOIS, par LUTÉCIUS; illustrations de TRIANON.

LE CONCOURS PHOTO-CYCLISTE DU « FIGARO », par PAUL MEYAN; reproduction des deux clichés ayant obtenu le premier prix *ex-æquo*.

LES LIVRES, par T. G.

IRÈNE, par ADOLPHE ADERER; illustrations en couleurs de F. DE MALISCHEFF.

LE BON JOCKEY, par COOLUS; illustrations en couleurs de TOULOUSE-LAUTREC.

LE DIABLE, par GEORGES BEAUME; illustrations de GEORGE ROUX.

LA CÉRAMIQUE FRANÇAISE, par ÉDOUARD GARNIER; illustrations en couleurs d'après les collections du Musée national de Sèvres.

LA BALLADE DES VIEUX LOGIS, par JÉRÔME DOUCET; illustration de JULES ADELIN.

FIN MAI JE PAIERAI A MADEMOISELLE..., par JULES MOINAUX; illustrations de JAPHET AMIGUES.

FAC-SIMILE DE TABLEAUX HORS TEXTE

UN ACCIDENT, par ALONZO PEREZ (double-prime).

COUVERTURE :

EN SEINE, par ADRIEN MOREAU.



30 juin 1895.

Les grands prix — celui d'Auteuil et celui de Longchamps — ont été courus suivant les rites accoutumés, sans grands incidents; à noter cependant la très charitable pensée de M. Albert Ménier, dont le cheval est arrivé premier à Auteuil: la totalité de ce prix a été répartie par le propriétaire entre un grand nombre d'établissements de bienfaisance. Les pauvres diables qui en profitent pourront s'écrier, comme l'écrivait feu Buffon, que le cheval est la plus belle conquête que l'homme ait jamais faite. N'oublions pas non plus la Daumont de M. le président de la République et le triomphe définitif de Montjarret, son premier piqueur, qui a pu enfin trotter en avant du landau présidentiel dans la livrée de ses rêves, que le taciturne Casimir-Perier avait trouvée trop somptuaire.

Par suite d'un de ces accords tacites, parti on ne sait d'où, et auquel obéissent les masses élégantes aussi bien que les masses populaires, la célébration du Grand-Prix n'a pas eu sa conséquence traditionnelle; le départ obligatoire, je devrais dire la fuite, de tous les gens comme il faut, au lendemain de cette solennité, n'a pas eu lieu, et les chroniqueurs ont dû remiser leurs clichés sur le défilé des petits omnibus à six places surchargés de malles, l'encombrement des gares, l'affolement des facteurs, les trains dédoublés, etc.

L'incélément du mois de mai a certainement déterminé les Pari-



siens à retarder leur départ afin de jouir de leur ville pendant sa plus belle période, celle où le jeune feuillage possède encore toute sa fraîcheur, sur nos boulevards, dans nos parcs et dans nos bois.

Aussi que de garden-parties, que de promenades en mails, agréablement compliquées de pique-nique; que de courses aux environs de Paris, et aussi, hélas! que de bals! — Oui, des bals, par cette température! C'est toujours l'accord tacite qui a décidé qu'on danserait le plus à l'époque où la transpiration se manifeste le plus abondamment! Bals blancs, bals blancs et roses, soirées selectes, réunions « très restreintes », comme l'a dit un journal qui, à la suite du compte rendu de cette réunion « très restreinte », imprimait une demi-colonne de noms. Les grands mariages ont également sévi, ce qui nous rassure un peu au point de vue de la continuation des grandes races françaises; les paroisses élégantes, les seules où on puisse décemment se marier, la Madeleine, Saint-Pierre de Chaillot, Saint-Augustin, Saint-François-Xavier, ont vu défiler, dans leurs nefs encombrées de fleurs et de plantes vertes, au son de marches wagnériennes, tout ce que Paris contient d'élégances aristocratiques et artistiques.

Le royal mariage de la princesse Hélène d'Orléans et du duc d'Aoste — ou « d'Ouste », comme le prononcent les gens bien informés, — a clôturé magnifiquement cette série. Le malheur des temps n'a pas permis qu'il se célébrât sur la douce terre de France; mais la France, dans la personne de ses plus nobles représentants, a traversé le détroit pour faire hommage au jeune couple.

Les deux représentations annuelles du Cirque Molier font partie des rites obligatoires, complémentaires du Grand-Prix. Qui n'a entendu parler de cette installation, volontairement primitive, qui affecte les allures d'un cirque de foire, avec ses tribunes de bois, où l'on accède par une échelle, ses chaises de paille et ses bâches en guise de murailles. La troupe est uniquement composée d'amateurs des deux sexes, écuyers, équilibristes, gymnasiarques et clowns, qui viennent exhiber leurs talents devant un public extra-select.

Citons, parmi les numéros les plus sensationnels, celui où une jeune femme, hissée sur les épaules d'une camarade dissimulée sous une jupe interminable, fait travailler des moutons et une pantomime où le père La Pudeur, ennemi de la joie, est fort drôlement bafoué.

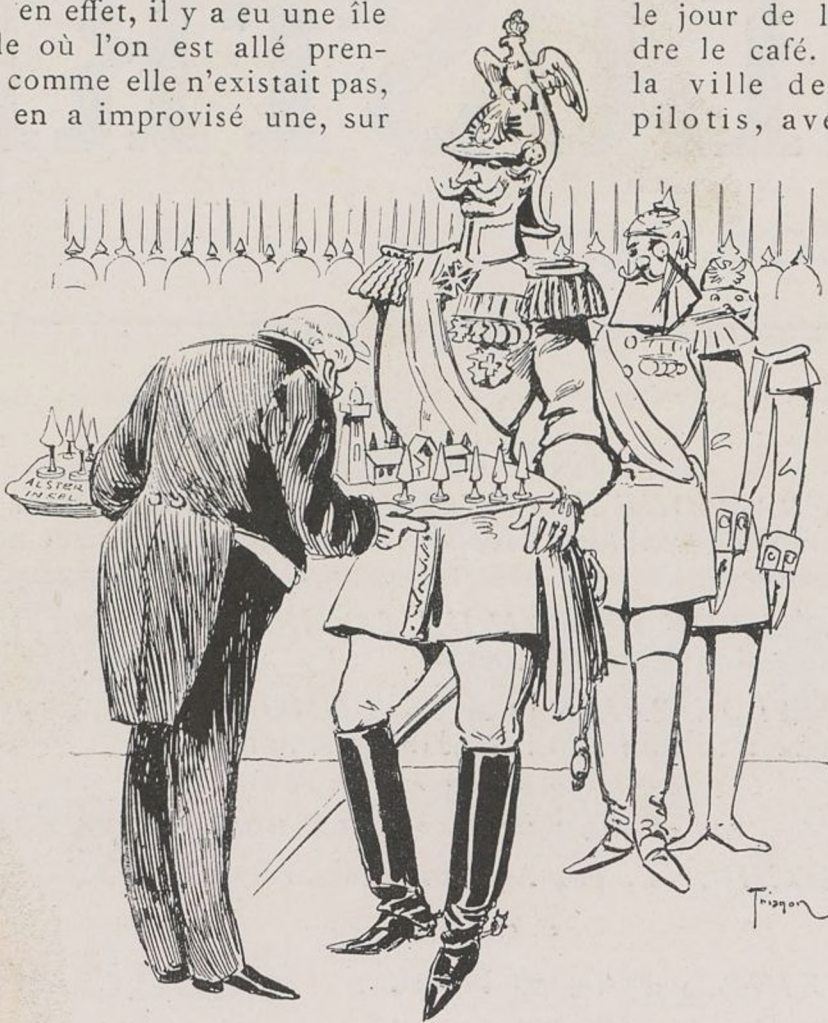
Des choses plus graves que ces fêtes et ces mariages se sont produites en ce mois. L'inauguration du canal de la mer du Nord à la Baltique, qui permettra aux vaisseaux allemands de se porter, suivant les saisons et les circonstances, soit à l'Est soit à l'Ouest, a donné lieu à une manifestation organisée par l'empereur allemand, avec ce caractère théâtral que revêtent tous ses actes. On raconte que, sur le programme de la fête, il inscrivait: « Prendre le café dans l'île de l'Alster ». Le sénateur-maire de Hambourg, qui était présent, devint blême et murmura dans l'oreille d'un aide de camp, son voisin: « Mais... il n'y a pas d'île, dans l'Alster! » — L'aide de camp, impassible, répondit: « Vous vous trompez, il y a une île, l'Empereur l'a dit! »



Et, en effet, il y a eu une île une île où l'on est allé prendre, comme elle n'existait pas, bourg en a improvisé une, sur

le jour de la fête, dre le café. Seulement la ville de Hampilotis, avec des

darmes s'honoraient de son amitié et étaient heureux et fiers de se mettre en relation avec lui — officieusement bien entendu, — car, officiellement, on le condamnait de temps en temps, à mort, pour la



maisons de toile et de carton. Cela a coûté 500,000 marks, et l'empereur allemand continue à croire qu'il y a une île dans l'Alster. Le plus bel ornement de cette solennité a été l'exhibition des énormes et ruineux instruments de destruction, que les nations construisent à l'envi. C'est là, paraît-il, la meilleure preuve de profond amour de la paix qui anime les rois et les peuples.

Un marchand de lingerie, qui s'adonne principalement à la confection de dessous suggestifs, a mis en pratique, sur la belle Otero, un mode de recouvrement qui ne me paraît pas devoir lui attirer une nombreuse clientèle. A la suite de difficultés survenues dans un règlement de comptes, ce féroce créancier, accompagné de son aimable épouse, s'est rendu chez la beauté célèbre par ses diamants et, dans le but d'activer la rentrée de son dû, le couple s'est livré à un véritable pu-



forme seulement, mais cela ne tirait pas à conséquence. Il a doucement passé de vie à trépas, dans son lit, entouré de l'estime et de l'admiration de ses concitoyens.

La séance où M. de Vogüé a reçu Paul Bourget dans le sein de l'Académie française et l'a introduit dans le temple de l'immortalité a été extraordinairement brillante. De mémoire de Pingard, on n'avait vu, sous la coupole, pareille agglomération d'élégances et d'enthousiasme. Il eût fallu, pour le moins, la nef du palais de l'Industrie, si l'on avait voulu convier toutes les admiratrices du nouvel élu, toutes celles qu'a bercées sa psychologie, qu'a troublées sa morale mon-



gilat : chaises, meubles, guitares et tambours de basques voltigeaient dans l'air; on aurait dit une de ces pantomimes anglaises où pleuvent les gifles et les coups de pied. Il me semble cependant que la loi a armé surabondamment le créancier contre le débiteur pour qu'il n'ait pas besoin de recourir à des procédés aussi extrajudiciaires.

Il règne d'ailleurs, aujourd'hui, dans les relations entre individus, une tendance à la sauvagerie qui s'accorde mal avec tout ce qu'on nous raconte sur le développement de l'instruction qui, ce me semble, devrait avoir pour résultat d'enseigner à chacun non seulement l'usage de ses droits, mais le respect des droits des autres; nous vivons en plein régime de ce *pan-mystisme* dont, il y a plus de vingt ans, Gustave Flaubert, délicat et sensible, annonçait l'avènement.

Le vieux Bellacoscia vient de rendre sa belle âme à Dieu. Notre collaborateur Renoir l'a excellemment dépeint dans son étude sur les brigands corses, parues naguère dans le *Figaro illustré*. Il avait fait du brigandage une carrière honorable et lucrative; fonctionnaires, magistrats et gen-

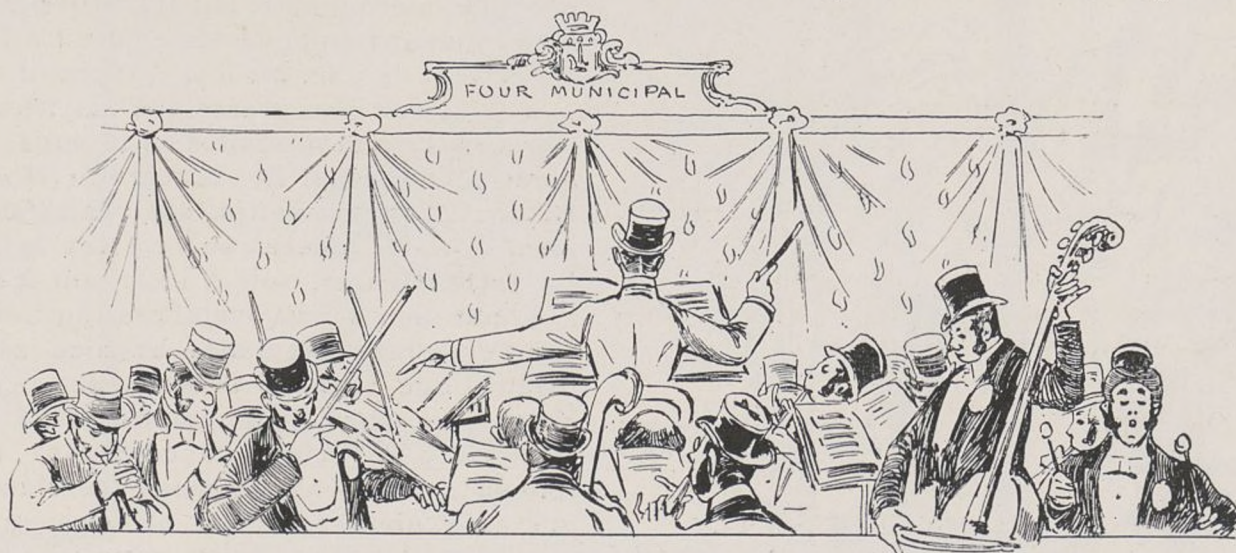
daine et qui, sur ses indications, ont moulé leur buste dans le corset noir et arboré la toilette de combat. Aujourd'hui Paul Bourget s'est bien assagi, et l'on pourrait lui appliquer cette phrase d'un matérialiste endurci, à propos d'un ancien coréligionnaire devenu très moral : « Ne me parlez pas de X..., il est tombé dans l'idéalisme le plus abject! »

La note gaie nous est fournie par le Conseil municipal de Paris,

qui, d'ailleurs, abonde en heureuses saillies. Désireux d'encourager l'usage de la crémation, qui consiste, vous le savez, à faire cuire dans un four ses parents décédés, le Conseil a autorisé les familles à organiser autour des fours établis dans les cimetières des petites fêtes avec musique, hymnes funéraires, marches de Chopin, lamentos et autres sonorités lacrymatoires. Les pompes funèbres fourniront, paraît-il, des orchestres

spéciaux composés de musiciens tristes, et les croquemorts seront autorisés, moyennant une légère rétribution, à mêler leurs larmes à celles des familles éplorées.

LUTÉCIUS.



LE CONCOURS PHOTO-CYCLISTE DU « FIGARO »

Désireux de contribuer au progrès des deux sports qui ont si puissamment aidé au développement du tourisme en France, la photographie et le cyclisme, ces deux sports qui, par leur nature même, semblent devoir être indissolublement liés l'un à l'autre, le *Figaro* a organisé un concours photo-cycliste qui a eu lieu le 23 juin dernier.

Les conditions de cette épreuve étaient des plus simples, d'ailleurs, et c'est à cela que l'on doit l'heureuse réussite qui a amplement récompensé de leurs efforts les organisateurs.

Il s'agissait d'effectuer un parcours de 28 kilomètres environ. Les concurrents, portant eux-mêmes leur appareil photographique sur leur bicyclette, devaient prendre des vues en dix points différents, qui n'étaient connus d'eux qu'au moment du départ de la course.

Le départ avait lieu à neuf heures du matin, à la Croix de Noailles, dans la forêt de Saint-Germain. L'itinéraire passait par Poissy, Andrésy, Neuville, Conflans-Sainte-Honorine, la porte de Conflans dans la forêt et la gare d'Achères, où avaient été placés les contrôles photographiques. Ces points étaient admirablement choisis pour fournir des sujets pittoresques; les lauréats du concours l'ont, d'ailleurs, bien prouvé par les jolies épreuves qu'ils ont rapportées.

Le classement se faisait par l'addition des points donnés d'une part aux envois photographiques, d'autre part à la vitesse. Le parcours le plus rapide a été accompli par M. de Clèves, en 1 heure 3 minutes, mais aux dépens de ses opérations photographiques qui, faites un peu hâtivement, cela se conçoit, l'ont rejeté au huitième rang dans le classement d'ensemble.

La moyenne du concours a été fort satisfaisante. Certes, s'il est difficile de faire à la fois tout à fait bien et d'aller tout à fait vite, du moins nos concurrents ont prouvé que, sans y perdre grand temps, on peut artistement choisir son sujet et habilement le présenter, quelles que soient les conditions du programme.

Le prix d'honneur a été remporté par M. J. Salleron. Après lui, nous trouvons MM. Fournier, Raymond, Elissamburu, A. Lemoine, de Corbin, de Magnac, de Clèves, etc.

M. Salleron gagne le prix d'ensemble, qui comprend le total des entrées et une bicyclette Medinger, et la médaille d'or affectée au concours photographique.

Nous reproduisons ici les deux meilleures épreuves du concours. Elles sont dues à M. Salleron (*une vue de l'Oise au pont de Neuville*) et à M. Elissamburu (*une vue du petit bras de la Seine, à Poissy*).

Le jury chargé de juger les envois photographiques était composé de MM. Albert Loude, Maurice Bucquet, Paul Boyer, Paul Gers et Abel Buguet. Il a eu à juger dix-neuf envois, c'est-à-dire 114 clichés, 114 épreuves en feuille et 114 épreuves collées. Ce n'était pas une mince besogne.

L'ensemble du concours a été des plus satisfaisants, et le résultat obtenu nous permet d'espérer que nous verrons l'an prochain pareille épreuve se renouveler avec le même succès. On annonce, en effet, que pour l'automne prochain, la Société d'Excursions des amateurs de photographie prépare un concours photo-cycliste à peu près semblable à celui que le *Figaro* a organisé et qui a si heureusement réussi.

Il serait à souhaiter que le programme fût élargi, que le concours pût être organisé, avec un règlement identique, sur plusieurs points du territoire français ou même de l'étranger. On obtiendrait ainsi une collection des plus intéressantes de documents graphiques et cela constituerait une sorte de concours de photographie internationale où les amateurs de chaque pays apporteraient leur individualité propre, leurs procédés particuliers, leur façon d'envisager la nature à travers l'objectif.

Le *Figaro illustré*, qui doit tant à la photographie, a été heureux en cette circonstance de pouvoir mettre ses procédés de reproduction au service des vainqueurs de cette lutte artistique et essentiellement moderne.

PAUL MEYAN.



VUE DE L'OISE AU PONT DE NEUVILLE
Cliché de M. Salleron.



VUE DU PETIT BRAS DE LA SEINE A POISSY
Cliché de M. Elissamburu.

Les Livres

La lecture d'une œuvre d'André Theuriot me donne toujours l'impression fraîche et mélancolique à la fois d'une promenade dans les bois, avec des échappées qui vous montrent çà et là une chaumière au seuil de laquelle se pose quelque belle fille lorraine, à la stature solide, au profil sérieux. Dans *Flavie*, qui vient de paraître chez Charpentier et Fasquelle, se retrouvent toutes les qualités du maître, toujours fidèle à lui-même et dédaigneux des névroses du jour.

Il faut les applaudir et les encourager quand ils entrent dans l'arène littéraire, ces petits gas du Midi, râblés, alertes, à la parole sonore, aux descriptions ensoleillées, qui tiennent tête, en bons Français, à ces blêmes et longs scandinaves, aux cheveux couleur de paille mouillée, qui viennent chez nous se lamenter sur leurs brumes glaciales et leurs femmes insexuelles. M. Georges Beaume est un de ces jeunes; son recueil, intitulé *Corbeille d'or*, contient un certain nombre de nouvelles languedociennes où l'on retrouve la simplicité et la couleur de Ferdinand Fabre.

Jean Rameau en était de cette joyeuse bande de méridionaux; mais hélas! Paris et les Parisiennes l'ont un peu gâté, et le libre Landais s'est singulièrement apprivoisé. N'empêche que son nouveau roman, *l'Amant honoraire*, est une œuvre pleine d'esprit, de gaieté, de fine observation et de bonne morale.

C'est le cœur d'un homme — et d'un vrai homme — que nous montre René Maizeroy dans son *Journal d'une rupture*. Le récit des enivrements et des désillusions de son héros rappelle le douloureux quatrain de Henri Heine :

Es ist eine alte Geschichte,
Und doch bleibt sie immer neu,
Und wem sie just passirte
Dem bricht das Herz entzwey.

« C'est une vieille histoire, — et cependant elle reste toujours nouvelle, — et celui à qui elle vient d'arriver, — cela lui brise le cœur en deux. » L'œuvre est belle et forte, mais la lecture de pareils livres devrait être interdite aux femmes, ou plutôt les hommes qu'elles ont fait souffrir feraient mieux de taire leurs douleurs au lieu de renseigner nos adorables et adorées ennemies sur nos faiblesses et nos lâchetés.

Entreprise périlleuse que la description de la bêtise humaine. De fort habiles hommes y ont échoué, à commencer par Flaubert, dans son *Bouvard et Pecuchet*, deux imbéciles au cerveau vide, dont la nullité ne suffit pas à remplir les trois cents pages d'un volume. Dans *les Kamtchatka*, M. Léon-A. Daudet a voulu peindre les ridicules, les hypocrisies et les canailleries d'une société, d'essence bourgeoise, qui se hausse artificiellement au symbolisme, à l'esthétique, au scandinavisme, au wagnérisme et autres dépravations. Comme bien vous le pensez, il y a, dans ce monde-là, des malins et même des coquins qui tirent profit de la badauderie des comparses. Malgré tout son talent et toute sa verve amère, l'auteur n'a pas pu toujours éviter la monotonie. Thackeray, le maître du genre, avait bien vu l'écueil; aussi, son *Livre des Snobs* est-il divisé en tableaux entièrement distincts, où les personnages se renouvellent sans cesse.

Dans le *Fil d'or*, que vient de publier Madame Henry Gréville, les lectrices du *Figaro illustré* retrouveront de vieilles ou plutôt de jeunes et aimables connaissances; ils reverront avec plaisir ce ménage charmant dont l'auteur nous raconte l'histoire, qui se déroule dans le doux pays d'Anjou.

Dans *Charlie*, M. Fernand Vandérem aborde un des cas les plus difficiles et les plus délicats de la pathologie sociale: la situation faite à l'enfant d'une mère infidèle, vis-à-vis de l'homme qui a remplacé son père dans le cœur maternel. Ici, l'affection de Charlie s'est portée vers l'amant, instinctivement d'abord; puis, lorsqu'il a grandi et a su se rendre compte de la situation, l'attachement s'est continué pour celui qui lui semblait le plus aimer sa mère. La thèse est scabreuse, elle heurte ouvertement les convenances du monde. M. Van-

dérem a employé le meilleur moyen pour la soutenir : c'est de présenter les faits simplement, sans considérations philosophiques; il laisse au lecteur le soin de juger si Charlie n'est pas excusable.

Charpentier et Fasquelle, éditeurs plutôt graves, se lancent aujourd'hui dans la fantaisie en publiant, dans leur édition polychrome à trois francs cinquante, *Les Gens chics*, par Gyp, avec images coloriées de Bob. Gyp fait, à sa façon et avec son étonnant procédé de récit dialogué, la guerre au snobisme, à l'invasion de la société française par les étrangers de toutes races, à toutes les malproprietés et à toutes les inepties que pratique le monde des gens à la mode. Les images de Bob sont du plus haut comique, et l'ironie mordante se cache sous leur apparente naïveté.

Avec Madame Caro, c'est « fini de rire ». Madame Caro possède un indiscutable talent, puisque l'effet produit par ses œuvres correspond d'une façon évidente à l'effet désiré par elle. Mais a-t-elle donc l'âme si blessée, qu'elle éprouve un besoin impulsif de verser dans l'âme de ses lecteurs la tristesse, l'amertume, le désabusement? Dans les nouvelles qui composent son nouveau volume : *Les Lendemain*, on n'en trouve pas une qui ne s'obscurcisse de quelques nuages; les amoureux eux-mêmes ont des restrictions et ne s'abandonnent jamais complètement.

MM. Calmann-Lévy rééditent une plaquette qu'Ernest Renan fit imprimer naguères à cent exemplaires, sous le titre de : *Henriette Renan*. Son intention était que ces pages ne fussent pas livrées au public. Mais son testament en a autorisé la révélation. Henriette était la sœur de Renan et a eu la plus grande influence sur la vie de son frère. Le livre est donc un document extrêmement précieux; les éditeurs l'ont fort luxueusement illustré de portraits et de vues d'après Henry Scheffer et Renan.

Madame de Boisseffre vient d'éditer, chez Plon et Nourrit, *Les Souvenirs de guerre du général baron Pouget*, son père, qui embrassent la période de 1789 à 1816. On ne se lasse pas de lire les souvenirs de cette époque; chaque auteur apporte sa note particulière, sa contribution, comme on dit en style de documentariste, à l'histoire anecdotique de la Révolution et de l'Empire. Les souvenirs de Pouget ont ceci de particulier que leur auteur, qui les a rédigés pendant sa retraite, a vécu jusqu'en 1872; il était donc à la fois notre contemporain et celui de Napoléon I^{er}; il a vu Austerlitz, Waterloo et Sedan.

Les chercheurs connaissent les aquarelles et les peintures du général Lejeune, disséminées dans les corridors du ministère de la guerre; nous avons reproduit, l'année dernière, sa *Bataille d'Austerlitz*. Lejeune possédait autant d'esprit dans sa plume que dans son pinceau. Les mémoires qui viennent de paraître chez Firmin-Didot, sous le titre : *De Valmy à Wagram*, en sont la preuve. Ils abondent en scènes pittoresquement, finement décrites.

Sous le titre de : *Entre-deux-Airs*, Willy vient de réunir un certain nombre de ses lettres de l'Ouvreuse. L'éloge n'est plus à faire

de cette forme particulièrement originale de critique qui dissimule, sous des bouffonneries voulues, de solides connaissances musicales et un jugement sûr, précis et sévère, surtout pour les faux talents.

Napoléon inconnu, dont les deux volumes viennent de paraître chez Ollendorff, présente de la façon la plus imprévue l'histoire de la formation intellectuelle et morale de Napoléon. Cinquante manuscrits inédits, retrouvés à la bibliothèque Médico-Laurentienne et que M. Frédéric Masson publie avec la collaboration de M. Guido Biagi, inspecteur général de l'instruction publique du royaume d'Italie, présentent tout entier le travail de jeunesse de Napoléon et sont reliés et expliqués par un récit de sa vie durant cette période où prennent place les documents les plus curieux, une série de lettres et de pièces inédites sortis pour la première fois des archives particulières. La partie documentaire proprement dite est précédée d'une étude sur la jeunesse de Napoléon, où M. Frédéric Masson a montré, une fois de plus, son inépuisable érudition sur ce sujet qui lui est cher.

T. G.

L'édition de l'*Annuaire des Châteaux* de 1895-1896 vient de paraître. Le nouveau volume a été corrigé et complété avec le plus grand soin, et de nombreuses améliorations ont été apportées à sa rédaction. En dehors des adresses des 40,000 châtelains de France, disposées par ordre alphabétique et de la classification des châteaux par départements et par bureaux de poste, on y trouve cette année environ 3,000 notices historiques ou anecdotiques sur les principaux châteaux de notre pays et près de 240 gravures ou vignettes sur bois de ceux qui, au point de vue pittoresque ou architectural, offrent un grand intérêt.

L'*Annuaire des Châteaux*, qui aujourd'hui a sa place marquée dans tous les salons de l'aristocratie, est un beau volume de 1.300 pages, au prix de 25 francs. A. La Fare, éditeur, 55, rue de la Chaussée-d'Antin.

UN CONCOURS D'AFFICHE

Une des plus grandes maisons d'édition de New-York, la *Century Company*, va publier une importante histoire de Napoléon I^{er}.

Elle institue un concours pour l'affiche qui doit annoncer l'ouvrage. Le sujet à traiter est Napoléon empereur, à l'époque que choisira l'artiste, mais cette époque est limitée entre Austerlitz et Waterloo. Le concours sera jugé par MM. Benjamin-Constant, Detaille, Gérôme et Vibert.

L'œuvre classée la première recevra 1,000 fr.; la seconde 750, la troisième 500.

Les projets devront être déposés chez MM. Boussod, Valadon et Cie, le 25 juillet prochain au plus tard.

Après exposition dans les Galeries du boulevard des Capucines, les affiches seront envoyées à New-York; elles y seront exposées ainsi que dans les principales villes et les principaux clubs des Etats-Unis.

CHEMIN DE FER D'ORLÉANS

Juin-Septembre

EXCURSIONS EN AUVERGNE ET DANS LE LIMOUSIN

Avec arrêt facultatif à toutes les Gares du parcours

La Compagnie d'Orléans délivre du 1^{er} Juin au 30 Septembre au départ de Paris (Gare d'Orléans), des billets d'Excursion en Auvergne et dans le Limousin, valables pendant 30 jours, aux prix réduits ci-après, et comportant les itinéraires A et B ci-dessous.

ITINÉRAIRE A. — 1^{re} classe : 98 fr.; 2^e classe : 73 fr. Paris, Vierzon, Bourges, Montluçon, Chamblet-Néris (Bains de Néris), Evaux (Bains d'Evau), Eygurande, Laqueuille (Bains du Mont-Dore et de La Bourboule), Royat (Bains de Royat), Clermont-Ferrand, Lagnac, Ussel, Limoges (par Tulle, Brive et Saint-Yrieix, ou par Eymoutiers), Vierzon, Paris.

ITINÉRAIRE B. — 1^{re} classe : 120 fr.; 2^e classe : 99 fr. Paris, Vierzon, Bourges, Montluçon, Chamblet-Néris (Bains de Néris), Evaux (Bains d'Evau), Eygurande, Laqueuille (Bains du Mont-Dore et de la Bourboule), Royat (Bains de Royat), Clermont-Ferrand, Lagnac, Vic-sur-Cère, Arvant, Figeac, Rodez, Decazeville, Rocamadour, Brive, Limoges (par Saint-Yrieix ou par Uzerche), Vierzon, Paris.

La durée de validité de ces Billets (30 jours) peut être prolongée d'une, deux ou trois périodes successives de 10 jours, moyennant le paiement, pour chaque période, d'un supplément égal à 10 % du prix du Billet.

AVIS ESSENTIEL. — Les prix ci-dessus ne comprennent pas les parcours de terre dans les services de correspondance avec le Chemin de fer.

Les voyageurs obtiennent, sur leur demande, soit à la gare de départ, soit au bureau du Correspondant de la Compagnie, à Laqueuille, des Billets d'aller et retour réduits de 25 % pour le Mont-Dore et la Bourboule.

CHEMINS DE FER DE L'OUEST

EXCURSIONS A JERSEY ET A GUERNESEY.

La Compagnie des Chemins de fer de l'Ouest fait délivrer des billets d'aller et retour de Paris à Jersey (Saint-Hélène) valables pendant un mois et comprenant la traversée de France à Jersey, aux conditions suivantes :

1^{re} Par Granville ou Saint-Malo (toute l'année).

I. Billets valables à l'aller et au retour par Granville : 1^{re} classe, 70 fr. 10, 2^e classe, 49 fr. 05, 3^e classe, 35 fr. 25.

II. Billets valables à l'aller par Granville, au retour par Saint-Malo (ou inversement), et permettant d'effectuer l'excursion du Mont Saint-Michel (parcours en voiture compris dans le prix du billet) : 1^{re} classe, 78 fr., 2^e classe, 55 fr. 40, 3^e classe, 40 fr. 15.

2^{re} Par Carteret et Gorey (1^{er} juillet au 15 octobre).

III. Billets valables à l'aller et au retour par Carteret et Gorey et comprenant, outre la traversée de France à Jersey (Gorey), le trajet en chemin de fer de Gorey à St-Hélène : 1^{re} classe, 67 fr. 15, 2^e classe, 46 fr. 95, 3^e classe, 35 fr. 10.

La reproduction et la traduction des œuvres publiées par le Figaro illustré sont, à moins d'indication spéciale, complètement interdites dans tous les pays y compris la Suède et la Norvège.

LE FIGARO-SALON DE 1895

PAR CHARLES YRIARTE

Plus de 100 Reproductions en Phototypogravure auxquelles viennent s'ajouter SIX GRANDES PRIMES DOUBLES EN COULEURS (format 42x62).

En vente, chez tous les Libraires et à l'Hôtel du « Figaro », les fascicules nos 5 et 6 :

N^o 5. — Société nationale des Beaux-Arts (Champ de Mars) : grande prime double en couleurs : *Pour l'Humanité — pour la Patrie*, par J.-J. WEERTS.

N^o 6. — Société des Artistes Français (Champs-Élysées) : grande prime double en couleurs : *Les dernières glanes*, par JULES BRETON.

Un fascicule, 2 fr.; les six fascicules : franco, 13 fr. 50

ABONNEMENTS AU FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS : UN AN, 36 FR. — SIX MOIS, 18 FR. 50. ÉTRANGER, Union postale : UN AN, 42 FR. — SIX MOIS, 21 FR. 50.

Les demandes d'abonnements, accompagnées de leur montant en mandats postaux ou valeurs à vue sur Paris, doivent être adressées indifféremment à l'Administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

ABONNEMENTS D'ÉTÉ

Un grand nombre de nos acheteurs nous informent de la difficulté qu'ils éprouvent à se procurer le *Figaro Illustré* dans les villes d'eaux. Pour répondre à leur désir, nous créons un service spécial d'abonnement pour les stations balnéaires, aux conditions suivantes :

Abonnements de trois mois :

France. 9 fr. | Étranger. . . . 10 fr. 50

Les demandes d'abonnement peuvent être adressées à M. l'administrateur du *Figaro*, 26, rue Drouot, ou à M. Hazard, 8, rue de Provence.

Le Directeur-Gérant : RENÉ VALADON.

GUSTAVE HAZARD, concessionnaire de la vente, 8, rue de Provence.

Imprimerie chromotypographique Boussod, Valadon et Cie, Asnières.



IRÈNE

PAR ADOLPHE ADERER

L'AMIRAL Romain Lécapène était si beau, disent les annalistes byzantins, que l'ayant remarqué au milieu d'un groupe de condamnés qui, sur un arrêt du Sénat et pour crime de trahison, allaient subir le supplice habituel de la perte de la vue, l'impératrice Zoé ordonna sa mise en liberté immédiate. L'ardente Basilissa ne s'en tint pas à cet acte de générosité. Du criminel, elle fit un empereur. Mais l'impératrice, qui crut prendre un nouvel amant, se donna un maître. Le Lécapène sut se faire reconnaître comme l'autocrate réel, comme le Basileus régnant tandis que le véritable héritier, Constantin Porphyrogénète, n'avait d'autre ressource pour vivre que de vendre les petits tableaux saints qu'il peignait pour les églises de Byzance, heureux encore d'être oublié à si bon compte. Romain poussa l'ingratitude jusqu'à renvoyer de Byzance sa bienfaitrice, la Basilissa légitime, qu'il relégua dans le couvent de l'une des îles des Princes, à Protî.

Ce paysan dévot, que le hasard avait élevé jusqu'au trône — l'un des premiers condottieri byzantins qui chaussèrent les campagnes ou brodequins de pourpre, insignes de la toute-puissance — n'avait, avec l'amour des dignités et la crainte des icones, qu'un seul sentiment : il aimait profondément une fille naturelle, Irène, dont les historiens byzantins ne font point mention, mais dont les chroniqueurs arabes, qui ont raconté les événements de ces temps troublés, doivent certainement parler : car elle était un peu de leur race.

Un jour, étant déjà drongaire ou amiral, Romain avait tenté un hardi coup de main : il poussa les navires qui étaient sous ses ordres — les dromons — jusqu'aux rivages de cette redoutable île de Crète, qui lançait continuellement de ses ports inaccessibles, comme d'autant de repaires, des milliers de pirates.

Les Sarrasins célébraient alors la fête du Ramazan. Le jeûne rigoureux qu'ils observent à cette époque venait d'être rompu et, suivant plutôt la lettre que l'esprit du Coran, qui prescrit une sainte joie pendant la nuit, ils réparaient les privations sévères de la journée par une orgie sans mesure. Vainqueurs des Byzantins dans une récente expédition, ils ne s'attendaient pas à les revoir si promptement et ne se gardaient point. Leurs navires reposaient sur les ancres : de longs rubans de verres de couleurs se balançaient entre les mâts. Les illuminations guidèrent l'amiral ennemi, quand il approcha de l'île. Les dromons grecs s'avancèrent dans la nuit noire, et lorsque les lueurs de la fête éclairèrent leur masse, toute manœuvre des Sarrasins était déjà inutile pour la résistance : les assaillants attachés aux flancs des navires arabes, y lancaient le feu grégeois et, avec lui, l'épouvante et l'incendie. Les navires détruits et leurs équipages massacrés, les vainqueurs tenaient le port et la ville : ils s'y livrèrent à tous les pillages et à tous les crimes. Dès le lendemain, l'amiral envoyait à Byzance, sous bonne escorte, la meilleure partie du butin : « vases débordants de dinars d'or et de dirhems d'argent fin aux noms des califes, meubles d'ivoire et d'ébène, étoffes brodées,

tapis de pourpre, cimenterres, casques, boucliers et rondaches, aiguères de cristal, sacs d'émeraudes, de rubis et de turquoises, parasols à canne d'or, échiquiers et damiers de soie brodée, selles, brides, et enfin un paon tout en or (1) ». Toutes ces richesses ou tous ces bibelots, avant d'être répartis aux ayants-droit ou jugés tels, furent montrés au peuple dans l'Hippodrome. Le défilé dura plusieurs heures. La joie des Byzantins, augmentée encore par une distribution de petite monnaie, fut grande : ils aimaient ces spectacles qui se renouvelaient, au temps de leur grandeur, assez souvent. Les Musulmans, d'ailleurs, jouissaient du même plaisir lorsqu'à leur tour, ils avaient capturé quelque riche port de la côte grecque. Le pillage réciproque était alors le genre de commerce le plus usité entre les deux nations rivales.

Entre autres objets précieux qu'il s'était réservé comme part de prise, Romain avait gardé une femme d'une merveilleuse beauté. Cette femme, il l'avait vue apparaître tout à coup à la proue de l'un des navires sarrasins, essayant de relever le courage des siens et d'organiser la résistance. Entièrement nue, avec des incantations magiques, elle appelait la malédiction d'Allah sur les guerriers chrétiens. Tournant sur elle-même, dit un chroniqueur arabe, « elle montrait aux soldats ce que l'on cache d'ordinaire. » Un archer allait décocher la flèche qui aurait mis fin aux forfanteries et aux imprécations de la belle musulmane, lorsque le chef arrêta son bras : la flèche se perdit dans les eaux de la mer. « Il me la faut vivante ! » dit Romain. Un combat court, mais acharné s'engagea. Toujours nue, la Sarrasine excitait de la voix ses compagnons alanguis par l'ivresse ; les flammes de l'incendie et les lueurs des verres de couleurs qui se balançaient dans les mâts projetaient sur son corps d'étranges lueurs, roses ou bleues : on eût dit que toute la sensualité des harems mystérieux apparaissait tout à coup sur une forme unique et splendide, révélant aux soldats pieux de l'armée grecque des charmes dont ils n'avaient entendu parler que par ouï-dire et devant lesquels ils se signaient dévotement. Enfin un hercule arménien saisit dans ses bras la magicienne et l'emporta sur le dromon du grand drongaire, qui lui donna, en récompense, le poignard d'un chef sarrasin, dont la poignée, incrustée d'or, d'argent et de pierreries, faisait une merveille de l'art arabe.

Romain, au retour de sa victorieuse expédition qui lui valut le titre de grand drongaire ou amiral de la flotte impériale — to basilikon plôimon — cacha sa prisonnière sur la côte d'Asie, dans la souriante ville de Chalcédoine : au bout d'un quartier isolé, il loua une maison perdue au milieu d'un petit bois de platanes et de lauriers. Par sa beauté ou par la magie, l'esclave musulmane devint bientôt la maîtresse de tous les désirs et de la volonté entière du Lécapène ; Zobeydeh, c'était son nom, obtenait tout ce qu'elle demandait : objets, bijoux précieux,

(1) Schlumberger : *Nicéphore Phocas*.

serviteurs nombreux et choisis, fêtes continuelles et magnifiques. Comme elle n'aimait que les danses de son pays, Romain fit venir, à grands frais, des femmes sarrasines qui, « les cheveux débordant en touffes sous la toque plate, portant la courte tunique blanche ouverte à la poitrine et bordée de clochettes d'or, ainsi que le large pantalon de soie rose (1) », dansaient, en agitant au-dessus de leurs têtes de la main droite, de longs voiles

retiennent des pierreries et, sur la poitrine, l'image brodée en fil d'or de la Vierge sainte.

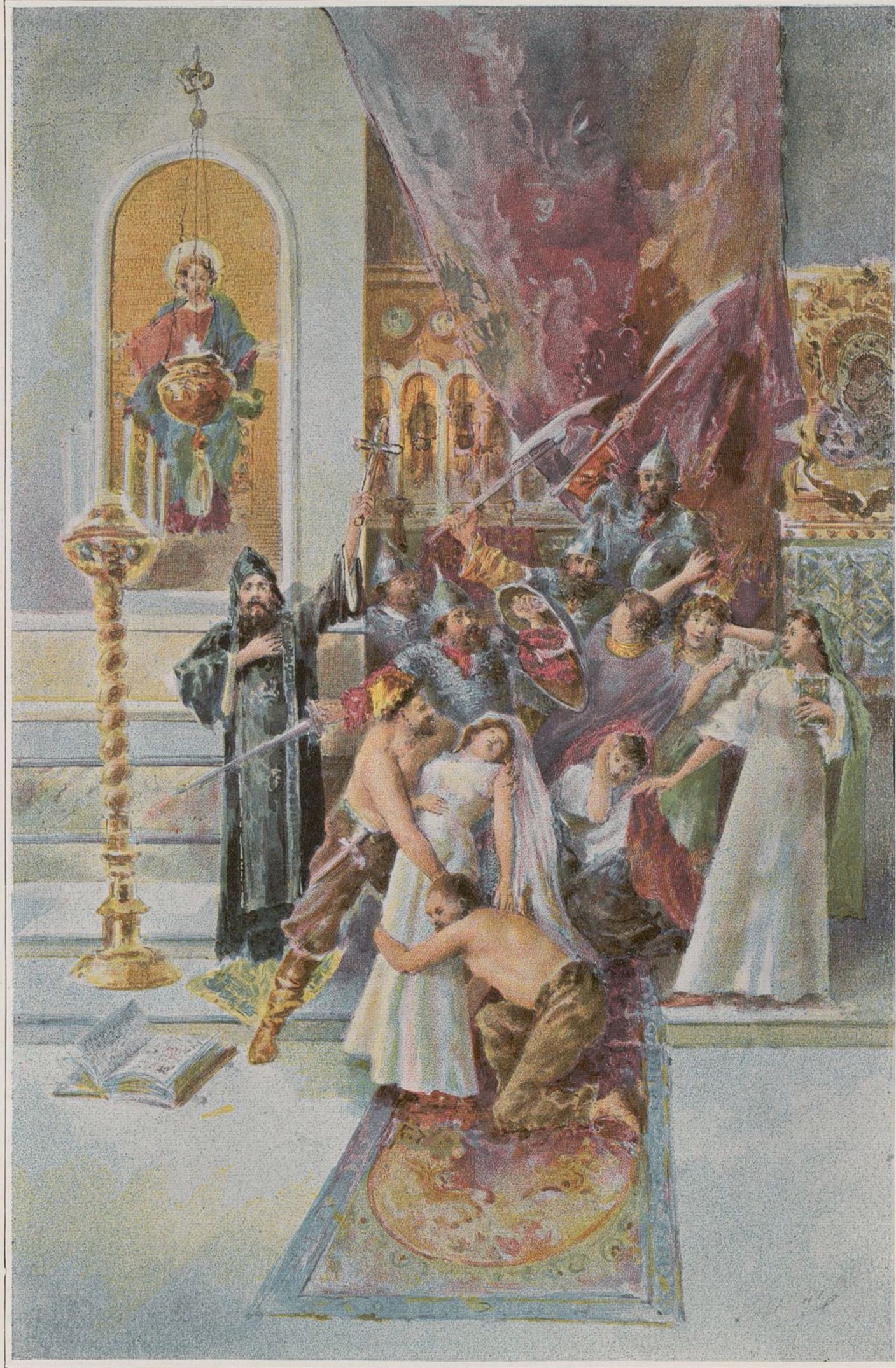
Quand il partait, sur l'ordre de l'autocrate, pour quelque expédition lointaine, Lécapène confiait à la seule Théodosie la surveillance de son enfant. La nourrice avait la haute main sur les autres esclaves. Malheur à celui qui ne se conformait pas à ses ordres : Théodosie, au retour du maître, signalait sa désobéissance et il était immédiatement châtié. La porte de la petite maison était gardée par quatre gros molosses de Thrace : ceux-ci ne ménageaient pas les jeunes patrices qui tentaient de profiter de l'absence du maître pour se risquer autour de la demeure bien close, et qui s'en retournaient irrités et confus, vers le forum plus hospitalier, dont une alliciente statue de Vénus ornait l'entrée.

Lorsqu'enfin Romain Lécapène, sauvé par l'impératrice Zoé, devint le maître de l'empire, préférant de beaucoup Irène aux enfants légitimes que lui avait donnés sa première femme, morte depuis longtemps, il prit soin tout d'abord d'installer auprès de lui sa fille bien aimée. Il lui donna un des plus beaux appartements du « palais sacré, gardé de Dieu. » Irène occupa une chambre où les marbres des différents pays étaient si savamment combinés avec les mosaïques aux couleurs multiples que la chambre avait reçu le nom de Couboucleion mousicon, la chambre de l'harmonie : un oratoire dont les murs étaient recouverts de marbre blanc de Préconèse s'ouvrait à côté. L'appartement prenait vue sur des jardins intérieurs parfumés par les rosiers et les amandiers : de grands bassins de porphyre retenaient l'eau amenée des plus lointaines campagnes par les aqueducs.

Au printemps, le Lécapène envoyait Irène au beau palais suburbain de Pigi ou de la Source, fondé par le glorieux empereur Basile en dehors de la grande muraille. Un grand parc y est joint — le Philopation ou Plaisante promenade — où l'on peut chasser le cerf et le daim à la meute et à l'arc. Romain se trouvait plus heureux à Pigi que dans les appartements du palais sacré. Il fallait à ce paysan arménien le grand air et le libre espace. Tandis que ses fils se livraient aux débauches les plus crapuleuses à Chrysopolis — ce qui contribuait à rassurer leur père — Romain suivait sous la futaie la chasse à courre. Chaque jour il disait une longue prière dans le Sanctuaire de la Vierge qu'avait édifié Basile. Souvent aussi, il s'entretenait avec les moines ses amis pour calmer ses remords. Il savait qu'il avait usurpé le trône et redoutait le châtement céleste. Les moines l'incitaient à des aumônes qui, passant par leurs mains, arrivaient à leur but bien diminuées. Au sortir de ces entretiens mystiques il donnait sans compter. « Il agissait comme celui qui après avoir tué le bœuf du voisin en distribue les pieds aux pauvres ou qui entretenait avec les femmes d'autrui un commerce criminel, distribue en aumônes, pour se faire pardonner son adultère, les biens du mari. »

Effrayé par de nombreuses prédictions, il cherchait l'oubli à Pigi, auprès de sa fille bien aimée, Irène la toute belle — Eirène Pankalé.

Alors régnait à Kiew, en qualité de régente, Olga, la fière Olga, veuve du redoutable Igor. Une année seulement éloignait encore l'ainé de ses fils Sviatoslaw de la couronne. L'impatience qu'il montrait de secouer la tutelle maternelle rendait à Olga son second fils Igor beaucoup plus cher. C'étaient deux superbes barbares que ces deux frères de très haute taille. Les yeux bleu clair, un peu bridés, brillent sous d'épais sourcils ; de fortes moustaches se hérissent sous le nez très légèrement épaté ; les cheveux sont entièrement rasés sauf sur le dessus des oreilles, que couvrent deux longues tresses, pendant à droite et à gauche. Sviatoslaw, brave et belliqueux, ne se plaît qu'au bruit des camps. Il aime la guerre pour la guerre, pour ses joies sauvages, pour ses triomphes sanglants. Dans ses marches, il va sans train ni bagage. A ses repas on ne lui sert point de viandes cuites. Il dépèce lui-même la chair des buffles : il la tranche en menus morceaux, la met un instant sur les charbons, et la mange ainsi à peine grillée. Dans ses expéditions, on ne lui dresse ni tente ni pavillon : comme lit, il a la housse, comme oreiller, la selle de son cheval. Igor n'est pas moins brave ni aventureux. Mais il lui plaît aussi — ce qui excite les railleries de Sviatoslaw —



IRÈNE SORT DE L'ORATOIRE... (p. 123)

rouges ou verts, de la main gauche, le tambour de basque carré. Le bonheur de Romain fut court. Avant qu'une année fût écoulée, Zobeydeh expirait un soir dans les bras de son amant, en donnant le jour à une enfant délicieuse que la moribonde eut à peine le temps d'embrasser dans un dernier soupir. La douleur du Lécapène fut longue et profonde. Bien qu'elle eût coûté la vie à sa mère, il adora la fille de leur amour. Il l'éleva dans la maison disposée pour Zobeydeh : une nourrice de Thrace — les nourrices de ce pays étaient les plus renommées de l'empire — lui donna le premier lait. L'enfant fut baptisée à Byzance, dans l'église de Notre-Dame Hodogètria, sous le nom d'Irène — Eirène. — Elle grandit sous les yeux de sa nourrice, parmi les cyprès, les roses et les lauriers de Chalcédoine.

Son front haut et ses yeux bleus — de qui les tenait-elle ? sans doute d'un aïeul de sa mère, quelque occidental passager et conquérant — indiquaient un caractère tendre porté à la mélancolie et à la rêverie : sa mère lui avait laissé son teint aux chauds reflets d'ambre. Mélange exquis de volupté et de poésie, qui donna à Irène, quand elle quitta l'enfance, un charme et une saveur rares, qu'augmentait encore l'arrangement de son costume : longue robe de soie blanche semée de roses et bordée de pourpre tyrienne, turban formé par deux bourrelets de soie que

(1) Augustin Marrast, *Esquisses byzantines*.

de causer dans les rues de Kiew, quand elles y passent chaussées de grosses bottes et couvertes de fourrures, avec les femmes aux yeux gris, aux cheveux cendrés. Il écoute les récits des marchands qui, revenant de Tsarigrad, où ils échangèrent contre les métaux travaillés, les étoffes et les vins de la Grèce, la cire, les peaux, les fourrures et les esclaves de la Russie, décrivent les merveilles de la grande ville, célèbrent son ciel bleu, sa lumière délicate, son air embaumé, ses somptueuses églises, ses magnifiques cérémonies, ses femmes si belles. L'un d'eux, qui pénétra jusque dans le palais impérial, raconta à Igor que la fille

du tzar grec — car c'est ainsi qu'ils nomment l'empereur byzantin — est d'une beauté étrange et rare. Son récit enflamme l'imagination du jeune prince et tandis que son frère guerroyait contre les voisins des Varègues, les sauvages Petchénègues, il conçoit le projet fou de ravir la fille du Basileus.

Il réunit une centaine de Varègues, braves comme lui. Il chausse ses longues bottes de cuir, qui montent au-dessus du genou, les *tzangæ*; il revêt le manteau blanc, signe de commandement et se coiffe du bonnet de fourrure pointu. Il met à ses oreilles sa plus belle parure : deux longues perles séparées par



ON CONSULTA LES IDOLES DE BOIS... (p. 124.)

une escarboucle. Le marchand qui alluma son désir par des récits grandioses, le guide. La descente du Dniéper, depuis Kiew jusqu'aux cataractes est facile. Arrivés aux cataractes, les aventuriers, tout en livrant bataille aux Petchénègues qui font bonne garde, tirent les barques sur la rive et les portent sur leurs épaules jusqu'à l'endroit où le fleuve reprend son cours normal. Sept fois il faut accomplir ce rude travail. La petite flotte arrive enfin dans la mer Noire, où l'attendent et les violentes tempêtes et les massives galères byzantines. Pendant le jour, elle ne bouge point; mais la nuit, les Varègues font force de rames. Si déterminés qu'ils soient, le cœur leur bat quand ils pénètrent dans le Bosphore. De nombreuses sentinelles veillent au Boucoléon. Mais il n'y a dans le Bosphore que quelques *chélandia*, en mauvais état, la flotte grecque étant, à ce moment, occupée contre les rebelles d'Italie. En un clin d'œil, grâce à cette circonstance, Igor dépasse les murs du grand palais et débarque, sans encombre, sur la côte de Thrace.

Tout le jour, la petite flotte se tint cachée dans une anse de la mer. Puis, quand le crépuscule tomba, Igor, laissant quelques hommes à la garde des bateaux — des *monoxula* — s'avança vers le palais de Pigi. Des chevaux broutaient dans la plaine. Garrotter les gardiens et sauter sur les chevaux fut vite fait...

Irène était seule au palais avec ses femmes et les moines; son père était parti pour Byzance, réclamé par les affaires de l'Etat. L'heure de la prière du soir était venue. Elle la disait habituellement dans une chapelle située au bout du parc, au milieu des cerisiers et des arbres de Judée. Consacrée à la Mère de Dieu, cette chapelle possédait une relique, une plume tombée de l'aile de l'archange Michel.

Irène sort de l'oratoire... Avant qu'elles aient eu le temps de pousser un cri, elle et ses femmes sont enlevées et bâillonnées. La princesse est dans les bras d'Igor. Les ravisseurs attachent les femmes sur les chevaux qui sont lancés au galop. Bientôt les barques sont remises à flot. Vite, vite, les Varègues s'en vont de nouveau par la route déjà parcourue. Leur force est inépuisable. Elle est doublée, quand ils contemplent la précieuse proie qu'ils emportent : Comito la citharède, Théophano patricienne à ceinture, Ariane la magistric, Eudoxie la candidate, Théodora la comitisse, Eusébie la scribonisse, Zoé la vestitorisse, Pulchérie la préfète. Les *monoxula* filent plus rapides que le vent : le Bosphore est dépassé, la mer Noire est traversée, la baie de Cherson et l'embouchure du Dniéper sont atteintes. Les Petchénègues veillent toujours; mais comme ils n'aiment point les femmes et qu'ils n'aperçoivent sur les barques ni étoffes rares ni métaux pré-

cieux, ils laissent Igor remonter le fleuve sans l'attaquer. Un Varègue envoyé en avant prévient Olga du retour de son fils bien-aimé.

La régente envoie au-devant d'Igor, pour lui faire escorte, une centaine d'archers à cheval. Le cortège entre à Kiew, par le faubourg des Khazars au son des trompettes et des cymbales, au milieu des acclamations du peuple; et quand montée sur un cheval choisi dans les écuries de la reine, la princesse byzantine apparaît, dans son costume étincelant d'or et de pierreries, ayant à la main la croix grecque qu'elle ne quitte plus depuis le départ de Pigi, les Varègues croient voir la Vierge dont les marchands leur ont parlé, la Panagia qui est debout dans Sainte-Sophie.

.... A toutes les douces paroles d'Olga, à toutes les supplications d'Igor, Irène ne répond que par des larmes ou des longs soupirs. Dès l'heure où elle a mis le pied sur le sol des Varègues, elle frissonne et elle tremble. Toujours le ciel est resté sombre et triste : la pluie ou la neige, si rares à Byzance, n'ont cessé de tomber. Où sont le beau ciel bleu, le clair soleil, la mer souriante qu'elle apercevait par la fenêtre entr'ouverte? Au pied de la grande tour qu'elle habite, tour qui fut bâtie par la reine et qui, pour cela, se nomme la tour Olga, elle ne voit qu'une vaste plaine, immense, à perte de vue, grise comme les eaux grises du Dniéper qui la traversent. Que fait, tandis qu'elle se désole, son père bien-aimé? Sans doute il met à la torture les esclaves et les fonctionnaires qui ont laissé ravir sa fille; il ordonne que des prières soient dites dans toutes les églises, dans toutes les chapelles de Byzance : il prépare peut-être une grande expédition. Mais avant qu'il arrive, avant qu'il retrouve et reconquière son enfant, que de luttes et de batailles, que de sang répandu!

En dépit des attentions de la reine et de son fils, ce qu'Irène voit dans leur pays lui semble terrible. Les récits qu'on lui avait faits sur les sauvages habitudes des barbares ne lui semblent pas au-dessous de la vérité. La dure condition des femmes l'effraie : vouées aux travaux domestiques les plus répugnants, ce sont des esclaves à qui la plainte même est interdite. La voiture du Varègue, quand il sort, n'est point trainée par des chevaux ou des bœufs, mais bien par trois ou quatre de ses femmes, selon leur force. Irène ne peut s'habituer à ce spectacle. Elle ne sort qu'une fois de sa muette tristesse : c'est pour s'indigner à la vue du supplice infligé à une pauvre enfant de quinze ans qui avait désobéi. Les Varègues ont conduit la jeune fille au milieu de la cour. Ils l'ont déshabillée et couchée par terre, sur le ventre. L'un lui tient la tête, serrée entre ses genoux, le second fait de même

pour les pieds. Avec des verges, les « battogues », ils fouettent à tour de bras leur victime, dont le visage et le corps entier sont bientôt recouverts de sang et de boue... « Assez! assez! » s'écrie Irène. Les barbares, qu'étonne cette intervention inattendue, s'arrêtent et leur stupéfaction redouble quand Irène, leur arrachant la jeune esclave, panse elle-même les plaies saignantes de son corps et essuie les larmes de ses yeux. A voir la jeune Grecque ainsi occupée, Igor et la reine comprennent qu'elle est d'un autre sang et d'une autre race qu'eux-mêmes : ils ont comme une vague honte de ce qu'elle fut obligée de voir, dans la cour de leur palais. Olga songe au regard si touchant, si reconnaissant, dont la jeune esclave a remercié Irène : jamais elle n'a vu se lever sur elle-même un regard semblable. Pour la première fois, le sentiment de la pitié s'éveille en elle confusément.

Olga et Igor ne savent qu'inventer pour distraire la fille du

tzar. Olga donne des festins auxquels le peuple est associé par de grandes distributions de viande et de poisson. Igor donne des chasses à l'aurochs sur le Dniéper, au buffle dans la plaine. Ni les festins ni les chasses n'enlèvent à Irène sa mélancolie.

Les poètes et les chanteurs de « bylines » sont appelés. Ils cherchent leurs plus douces plaintes pour elle. Mais celles qui semblent molles et fades aux Varègues rappellent encore à la jeune fille les mœurs sauvages du pays où elle fut amenée par force. Toutes ces chansons commencent de la même façon. Autour d'une table chargée de flacons s'asseoient les vaillants chefs Varègues. Ils boivent et ils causent. Causeries qui ne sont que fanfaronnades. Celui-ci se vante de son héron, celui-là de son cheval, un autre de son courage et de sa force, un autre de ses exploits guerriers. Rarement il est question de femmes. Un musicien cependant raconte l'histoire de Vasilissa, dont un jour,



IGOR S'EST APPROCHÉ DE SON FRÈRE... (p. 125.)

devant le tzar et les chefs, le chanteur Stabre Godinovitch, son mari, célébra la beauté : « Elle se jouerait de vous, avait-il dit, princes et boïars ; toi, tzar Wladimir, elle te prendrait pour dupe. » Godinovitch, enfermé pour ces paroles, fut sauvé ensuite par sa jeune femme Vasilissa. L'héroïque tentative de Vasilissa surprend Irène plus qu'elle ne la charme : les femmes du pays grec ne connaissent point cette énergie...

Le chanteur, sur un ton traînant de mélodie, disait :

« Vasilissa coupe ses longs cheveux, revêt des habits d'hommes et se rend à la cour de Wladimir. Elle entre hardiment sans se soucier des gardes de la porte, franchissant les fossés de la ville d'un seul bond de son cheval. Elle s'annonce comme un messager terrible de la Horde et comme un époux pour la fille du prince, la belle Zabara. Wladimir l'accueille avec une crainte respectueuse ; mais les yeux exercés de Zabara trouvent que la démarche et les manières de l'arrivant sont bien peu viriles : Père, dit-elle, ne me donne point une femme pour mari ! »

« Wladimir soumet Vasilissa à toutes les épreuves compatibles avec le respect que l'on doit à un messager terrible. Il l'invite d'abord à venir aux étuves avec lui : mais Vasilissa y court si promptement, y prend un bain si court et s'y rajuste si prestement qu'elle est déjà de retour quand le prince de Kiev se dispose à y entrer.

« Wladimir invite l'ambassadeur à se reposer sur un moelleux lit de plume. Il se dit : « J'examinerai les empreintes que les membres du dormeur y auront laissées : si c'est un fort et robuste héros, il y aura un large creux sous les hanches. » Mais Vasilissa se couche la tête au pied du lit. Wladimir constate que les empreintes annoncent un héros aux larges épaules, aux hanches étroites. Zabara insiste.

« Wladimir invite le messager à faire montre de sa force contre les lutteurs du prince. Il sait les tenir à distance respec-

tueuse, les empoignant par le milieu du corps et les enlevant au-dessus de sa tête.

« Wladimir invite le messager à un festin. Il demande pourquoi on ne lui fait pas entendre Stabre Godinovitch. Wladimir craint d'exciter par un refus le messager terrible. Stabre est tiré de son cachot. Il enchante les convives en jouant de la gouzla. Le guerrier inconnu obtient de l'emmener dans la campagne. Là, Vasilissa se fait reconnaître à lui. Elle l'embrasse tendrement, l'invite à ne plus se vanter de sa femme et l'enlève sur son coursier, bien loin de la cour de Wladimir (1)... »

Pas plus que les chasses à l'aurochs, que les promenades sur le Dniéper, que les festins, les chanteurs de byline n'ont raison de la tristesse, toujours grandissante, d'Irène. Les attentions d'Olga ne remplacent pas pour elle les caresses d'un père aimé...

Cependant les efforts d'Igor pour diminuer les craintes qu'inspire à la jeune fille la sauvagerie de ses compatriotes sont appréciés par elle. Elle voit qu'il lui parle sur un ton plus doux, qu'il s'afflige de sa tristesse, que cet homme, qui lui avait mis si violemment les mains sur la bouche pour étouffer ses cris, à Pigi, et qui, dans la barque, la convoitait avec des yeux si brillants, est doux et timide devant elle. Elle devine que dans les longs conciliabules de la mère et du fils, il est question de sa personne et de son sort. Elle comprend aux regards des femmes, des esclaves, de tous les humbles, que sa venue dans Kiev y a apporté la notion vague de l'attention, sinon du respect, due à la femme. Et cependant Irène s'étirole et dépérit : une langueur insurmontable l'envahit.

Igor se lamente... Olga, qui aime son fils par-dessus tout, mande les sorciers et les devins... Ceux-ci consultent les idoles de bois abritées par les grands chênes. Au bout d'une longue

(1) Alfred Rambaud, *la Russie épique*.

semaine, les idoles répondent laconiquement : « Le soleil d'or sur la tête et la mer bleue sous les yeux. »

Les devins, après une longue délibération, déclarent que la jeune fille n'a plus que quelques semaines à vivre si elle ne revoit pas le soleil étincelant qui dore Byzance, la mer qui baigne ses grands murs, les collines bleues qui s'étagent sur la côte d'Asie, avec les lauriers roses et les cyprès verts. A Kiew, les journées sont courtes et froides, les nuits brumeuses et glacées : à Byzance, les jours sont longs et tièdes, les nuits douces et étoilées. Irène mourra dans Kiew : elle vivra dans Byzance.

La réponse des idoles, donnée devant toute la famille royale, désole Igor. Sviatoslaw le raille. Sviatoslaw est toujours le varègue résolu qui ravit ou qui achète une femme.

« Sans doute, dit-il à son frère, un coup de soleil t'a frappé pendant ton voyage à Tsarigrad. Es-tu devenu fou?... — Je ne suis point fou, frère. Mais il ne faut point que la fille du tzar meure chez nous. — Le beau dommage que cela serait ! Veux-tu que je l'amène à composition, moi?... »

Et, tout en parlant, Sviatoslaw tourne les yeux vers Irène, avec un regard qui lui perce le cœur comme un glaive : instinctivement, elle se presse contre la reine-mère...

« Et comment feras-tu ? demande Igor.

— Tu ne sais point agir avec les femmes. Tu fais ce qu'Irène veut. Tu te laisses mener par elle... Confie-la moi, et quoiqu'elle soit la fille du tzar, je la dompterai... comme j'ai dompté la jument qui avait renversé les meilleurs cavaliers de ma garde. Mais, quand elle sera soumise, je ne te la rendrai point. Elle sera à moi. Elle ne me déplaît point, la petite Grecque !... »

Un rire bruyant, qui se répète sous les voûtes élevées de la grande salle, suit ces paroles. Igor s'est approché de son frère.

« Je te défends, m'entends-tu ? de penser à elle... C'est moi qui l'ai prise... Personne ici ne la touchera... — Tu oublies que je suis l'ainé, que dans quelques mois, je serai le maître et que je pourrai faire de toi et de ta princesse ce que je voudrai ?... »

Igor s'élance sur Sviatoslaw, mais la reine intervient et sépare les deux frères, qu'elle ramène au calme et à la raison. Elle comprend cependant qu'une résolution est nécessaire. De plus, après la réponse des devins, il faut songer à ne point mécontenter les idoles et à leur donner satisfaction.

« Le soleil d'or sur la tête et la mer bleue sous les yeux !... Eh bien ! frère, dit Sviatoslaw, je veux te prouver que je ne suis pas si méchant que le croit la belle princesse. J'irai le chercher, moi, le soleil de Tsarigrad. Je réunirai tous mes guerriers et nous demanderons au tzar, la hache à la main, qu'il nous donne son soleil, et la Panagia et beaucoup d'autres choses encore... »

Igor secoue la tête en souriant : « Tu sais bien, frère, qu'on n'emporte pas le soleil... Tu as beau être fier et courageux, tu n'amèneras point le soleil vers les demeures glacées de Kiew... Mais il est un autre moyen de guérir Irène, car je ne veux pas qu'elle meure... J'irai moi, avec elle, vers le soleil d'or et la mer bleue et, quand le soleil d'or sera sur sa tête et la mer

bleue sous ses yeux, Irène vivra... C'est tout ce que je veux... »

Les Petchénègues, en échange d'une somme d'argent, laissent passer sans encombre la flottille de la reine de Kiew, et lorsque le drongaire qui commandait les dromons de la mer Noire apprit qu'elle portait une princesse grecque, il l'escorta jusqu'au détroit de la Propontide.

Les voyageurs aperçoivent enfin le dôme doré de Sainte-Sophie et l'immense triangle qui domine Byzance, « la grande escarboucle, disent les Turcs, qu'entourent les diamants de l'onde limpide et l'émeraude des collines verdoyantes. » Répan-dus sur le port ou montés sur des canots innombrables, les Byzantins assistent en foule au retour de la princesse, dont l'enlèvement fut pour eux, pendant de longs jours, un sujet si facile de conversations et d'hypothèses. L'arrivée de la reine des Varègues et de son fils, le vaillant Igor, pique leur curiosité et flatte leur orgueil.

Ils admirent les Russes qui les suivent, « hauts comme des palmiers » portant le casque de fer, la hache d'armes, le glaive à deux tranchants, la cuirasse écaillée et le bouclier immense qui les couvre jusqu'aux pieds.

Irène, déjà ragaillardie par la brise douce et embaumée, qui souffle de la côte d'Asie, s'étonne de ne point voir son père : « L'empereur, demande-t-elle, n'est-il point prévenu de mon retour ? » Le représentant de l'autocrate lui raconte, avec mille précautions oratoires, que son père n'est plus l'autocrate et qu'il a cédé la couronne à l'héritier légitime pour aller « philosopher avec les moines » (1) dans l'île de Proti. La vérité est que ce sont les propres fils de Romain Lécapène qui, ayant introduit secrètement des hommes armés dans le palais, l'ont détrôné pour prendre sa place. Mais Constantin Porphyrogénète leur joua le même tour et il les envoya aussi rejoindre leur père dans les îles des Princes.

Le Porphyrogénète, se doutant que la tsarine et son fils viennent lui parler de quelque projet d'alliance, n'a garde de traiter Irène avec le même dédain. Il ordonne, au contraire, qu'une réception magnifique soit faite à la fille de Lécapène, ainsi qu'à la reine Olga et au prince Igor.

La reine Olga fut donc présentée à l'empereur selon le cérémonial accoutumé ; chaque personnage du cortège ne s'approchant du trône que soutenu et flanqué de deux eunuques qui l'aidaient à se prosterner et à se relever. Le spectacle habituel de ce qu'on pourrait appeler les joujoux impériaux fut découvert pour les Russes comme pour tous les étrangers reçus par l'empereur : lions automates, oiseaux volants sur un arbre gigantesque, toute une fantasmagorie inventée pour distraire les souverains oisifs. Olga, en sa qualité de femme, fut admise chez l'impératrice. Dans son appartement, sorte de sérail chrétien, l'auguste Hélène et sa bru Théophano siègent sur des trônes d'or, entourées des femmes des dignitaires de l'empire grec : les patriciennes à longue ceinture, les femmes des magistrats, des patrices, des protospathaires, des spatharo candidats. Quand Olga est arrivée devant l'augusta, le préposé eunuque murmure quelques mots de bienvenue de la part de l'impératrice à l'oreille d'Olga, qui remercie par le même intermédiaire.

En l'honneur des hôtes princiers qu'il reçoit, l'empereur donne de grandes fêtes auxquelles il convie son peuple : revue au Stratégion, courses à l'Hippodrome, soirée de gala au théâtre, avec la célèbre mime Callirhoé. Celle-ci apparaît seulement vêtue d'une ceinture. Elle représente la Leda, « s'allonge languissamment sur les planches et sourit à un cygne qui, dressé à cet effet, becquette des grains de blés semés sur son sein. »

Chaque soir, grands festins au palais : repas d'hommes offert par l'empereur, au Chrysotriclinium ; repas de femmes offert par l'impératrice au Pentacoubiclion. Les chanteurs de Sainte-Sophie et des Saints-Apôtres célèbrent, pendant le festin, les louanges de la famille impériale.

Cependant l'empereur et ses conseillers, au milieu des fêtes, n'oublient point l'intérêt de l'empire. Igor ne sera admis à épouser une princesse grecque que s'il se fait chrétien. Les cérémonies magnifiques auxquelles a assisté le varègue, le décident à abjurer le culte des idoles abritées dans les grands chênes. Olga demande, elle aussi, le baptême, mais à la condition que l'empereur soit son parrain. Il consent et c'est lui qui, en l'église des Saints-Apôtres, tient la reine de Kiew sur les fonts baptismaux.

Le mariage d'Igor et d'Irène fut célébré au Pantocrator, selon le rite grec. Olga voulut qu'avant et après la cérémonie chrétienne, les usages des Varègues fussent observés : car ces usages symbolisent, à leurs yeux, l'amour, la fécondité, la concorde, la richesse qui doit régner dans le mariage.

Irène, donc, précédée de femmes qui portent des cierges, est menée par Olga dans une chambre où ont été préparées deux places tendues de velours et de damas (2). Elles sont dis-



(1) Alf. Rambaud, *l'Empire grec*.

(2) La chronique de Nestor.

posées devant une table couverte d'une nappe sur laquelle est apporté un plat d'or, avec du houblon, des pièces d'argent et des peaux de zibeline. Irène s'assied; les femmes se rangent autour d'elle. Olga prévient Igor qu'il est attendu. Il entre, suivi de ses officiers et va s'asseoir auprès d'Irène. L'une des femmes peigne les cheveux des deux fiancés. Une autre présente à la princesse un bonnet et un voile. Puis, tandis qu'une suivante évente Igor et Irène avec les peaux de zibeline, une quatrième sème devant

époux. Il met la main de la princesse dans la main de son mari et prononce un petit discours. Des femmes sèment devant eux des grains de houblon ou leur offrent, pour manger, des morceaux de coq rôti. On les laisse seuls enfin... Mais, toute la nuit, un des officiers du prince reste à cheval, l'épée nue, sous les fenêtres de la chambre à coucher.

Au loin, sur la mer bleue, sillonnée de barques, des voix s'élèvent qui répètent la langoureuse chanson de Paul le Silentiaire:

« Ni la rose n'a besoin de couronnes, ni toi de voiles brodés et de réseaux en pierreries. Les perles sont moins blanches que ta peau, et l'or n'ajoute aucun éclat à ta chevelure négligée. De l'hyacinthe indien jaillit un feu noir et charmant, mais moins vif que celui de tes prunelles. Tes lèvres si fraîches, ta taille harmonieuse et divine, ont la puissance de la ceinture de Vénus. Je suis anéanti par tant de beautés; tes yeux seuls me rassurent et me raniment, parce que la douce espérance y repose. »

Et tandis que sous la pelisse agréable au toucher, Irène se presse contre Igor, le murmure de la chanson grecque est plus doux à son oreille que la byline de Vasilissa.

* * *

L'empereur a donné à Irène la permission de rendre visite avec Igor et sa mère, au vieux Lécapène. Celui-ci, heureux de revoir sa fille, pardonne à Igor le chagrin qu'il lui causa. Ce grand criminel pardonne à tout le monde, depuis le jour, où dans le sanctuaire de Proti, debout en chemise, illut à haute voix, un écrit qui contenait sa confession universelle, pendant que les caloyers répétaient l'un après l'autre: « Seigneur, ayez pitié de lui! »

Ce fut une journée pénible pour les deux époux. Plus triste encore fut le jour du départ de la reine de Kiev, pour laquelle l'empereur fit équiper deux grandes galères du port de Théodose. Olga emportait avec elle mille cadeaux précieux de l'autocrate, elle emmenait aussi toute une suite de fonctionnaires et d'artistes, des scribes, des architectes, des doreurs, des mosaïstes, des professeurs, des philosophes même, tous faits pour

surprendre et étonner Sviatoslaw. Mais elle laissait à Byzance son fils chéri, son Igor bien-aimé. Le reverrait-elle jamais?

* * *

Ainsi furent mêlés, pour la première fois, vers l'an 900, dans les deux familles souveraines, le sang russe et le sang grec... D'autres mariages semblables furent célébrés dans la suite, faisant entrevoir pour l'avenir l'union intime des deux peuples.

Mais un jour, les Turcs arrivèrent à Byzance...

Les Turcs ont passé là...

Les Turcs y sont encore; ils y sont toujours. L'heure n'a pas encore sonné « où le grand duc Wladimir doit ceindre dans Sainte-Sophie, rendue au culte grec, la couronne et les campagia de l'empereur byzantin. »

(Illustrations de F. de Malischeff.)

ADOLPHE ADERER.



eux le houblon et les pièces d'or. Si le mariage avait eu lieu à Kiev, cette première cérémonie se terminerait par une distribution de rôtis, de fromage et de mouchoirs: Olga veut bien renoncer à cette distribution, inutile à Byzance. Le cortège se rend au Pantocrator. Lorsque la cérémonie chrétienne est achevée et que les deux nouveaux mariés, assis sur des coussins cramoisis, ont reçu les félicitations du métropolitain et des princes, ils vont à l'appartement que l'empereur leur a accordé dans le palais. La chambre nuptiale a été arrangée sur les ordres et sous les yeux d'Olga. Aux quatre coins de la chambre, on a enfoncé des flèches et, tout autour, des bancs, disposés à cet effet, soutiennent des vases remplis d'hydromel. Au chevet du lit, resplendissent les Saintes Images; le lit est disposé sur vingt-sept gerbes de blé et sur le lit on a étendu deux oreillers, deux bonnets, une pelisse et des petits pains. A la porte de la chambre, le premier aprocrisiaire du palais attend l'arrivée des deux

Le Bon Jockey

Conte Sportif

PAR COOLUS ET TOULOUSE-LAUTREC

Ce garçon-là doit être fichtrement malheureux ! dit Black Blackson à Old Teddy ; voilà dix-huit minutes qu'il avale ses larmes avec son cocktail ! Fichue angustura ! »

Ces nobles paroles étaient prononcées dans un petit bar de la rue Royale. Black Blackson, jockey de son état, fit signe à Old Teddy, clown musical de son métier, et lui indiqua un pauvre gars de vingt-cinq ans, affalé dans un coin et plus exactement échoué qu'appuyé contre les murs.

« Qu'est-ce qu'il a ? » siffla Old Teddy avec sa voix de fausset.

— Si je le savais, répondit posément Black Blackson, je ne lui demanderais pas. Mais comme je ne le sais pas, je vais immédiatement m'en informer. »

Black Blackson se leva ou mieux se dressa, car il était de taille si minuscule qu'il ne se mettait jamais sur ses deux pieds sans faire des prodiges inouïs d'élasticité pour paraître plus grand que nature. Puis, en boitillant, en homme que gêne l'absence d'une excellente selle anglaise entre les cuisses, il s'approcha du gas malheureux, lui tendit la main et exigea de lui un shake-hand.

« All right ! vieux frerot, old brother ! Eh bien ! Eh bien ? Ça ne va donc pas ! Tu m'as l'air assez mal handicapé, mon garçon ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Est-ce le physique qui se déclanche ou le moral qui se déboîte ? Il faudrait le dire un peu, qu'on le sache ! Garçon, deux sherrys, please ! Allons, ça ne se refuse pas ! Conte-moi ton chagrin ! Affaire de penny, peut-être ? Voyons, jargonne, puisqu'on se fait l'honneur de t'écouter. »

Le garçon apporta les deux sherrys.

« Je ne pense pas que je t'intimide. Oh ! oh ! ce serait la première fois que j'aurais intimidé quelqu'un. Oh ! oh ! peut-être es-tu à cheval sur l'étiquette ? Homme de sport, alors. Confrère. Touche-là. Je vais donc me présenter. Monsieur Black Blackson, sir Black Blackson, esquire, pas du tout esquire des Batignolles, comme dit le facétieux Old Teddy ; Black Blackson, natif de Threadneedle Street, London. Jockey de poids légers, à votre service, mon bon. Et toi ? »

— Moi, répondit le gentleman larmoyant, je me nomme Alfred Terrache ; je suis peintre, peintre pointilliste, monsieur Blackson, si ça peut vous faire plaisir ; je mets des petits ronds jaunes, rouges et bleus à côté les uns des autres et ça fait des bonshommes, des bonnes femmes, des canards et de l'eau. Ça devrait me rapporter des mille et des cent, plus de mille que de cent, parce que c'est très fort, voyez-vous. Eh bien, savez-vous ce que ça me rapporte ? Nib, cher monsieur Blackson, c'est-à-dire rien, pour parler argot. Et comme j'ai des raisons précises d'être très malheureux, quoique pointilliste, je suis venu noyer mon chagrin dans un gin cocktail ; je noierai le reste, car je n'ai pas épuisé toute ma provision, dans le sherry que vous avez bien voulu m'offrir.

— Alfred Terrache, reprit Blackson, tu m'es infiniment sympathique ; pourquoi ? je l'ignore. Reprends un sherry. Toujours est-il que je veux faire quelque chose pour toi, si cela est de ma compétence. Ma compétence est de grimper sur des bestioles et de courir vite, vite, afin d'être le premier au poteau. Voilà. Mais si tu as des ennuis d'argent, je puis peut-être te servir ; un bon tuyau, bien sûr, qui ne claquerait pas, ferait richement ton affaire. Pas vrai ? Allons, pas de cachoterie avec le vieux Black ; explique-moi de quoi il retourne. On verra à aviser.

— Voilà donc, puisque vous l'exigez, monsieur le jockey de poids légers. Peut-être m'en enlèverez-vous un fameux de la conscience. Il est possible, après tout, que la Providence se présente sous l'aspect d'un être de petite taille. Il n'y a que les tambours-majors pour être persuadés que le Seigneur a plus d'un mètre quarante-quatre. Voilà donc, monsieur Blackson. J'ai une amie, une amie que j'aime de tout mon cœur. Cela n'est rien de mal, n'est-ce pas ? Elle m'aime bien aussi, mais, comprenez-vous, elle ne m'aime pas assez pour m'aimer tout seul. Elle aime encore un tas d'autres choses. Les bijoux, par exemple.

— Ah ! la petite, elle est coquette ?

— Si elle est coquette ! s'écria Terrache en levant les bras au ciel



comme pour prendre le plafond à témoin. Il y a six jours, figurez-vous qu'il lui prend la fantaisie de passer par la rue de la Paix. Pourquoi existe-t-il une rue de la Paix, je vous le demande. Cela devrait être interdit, en bonne justice. La voilà qui s'arrête, qui s'attarde, qui muse à la devanture d'un bijoutier. Ah ! les bijoutiers de la rue de la Paix ne sont pas des bijoutiers ordinaires ! Ils ont de petites merveilles d'invention ! Enfin ! Toujours est-il que ma petite amie rentre chez moi, chez nous (56, avenue Trudaine), très rouge, très exaltée. Elle tape du pied et déclare qu'elle veut une toute petite bague, toute petite, petite, avec une toute petite perle, petite, petite ! Très petite, mais qui coûte au moins vingt-cinq louis, Seigneur Dieu ! Et comme je déclare que je ne les ai pas... sur moi, ni ailleurs, elle s'écrie : « Mon Dieu ! que je suis malheureuse d'être l'amie d'un pauvre petit rien du tout de peintre qui n'a pas de quoi acheter une toute petite bague à sa bien-aimée ! Tu ferais mieux, ajoute-t-elle, de planter là ta palette et de te mettre dans les paletots. Peut-être à force d'économies parviendrais-tu à m'acheter cette toute petite bague qui irait si bien à mon annulaire, à moins que tu ne préfères le petit doigt. Voistu, mon gros, je crains qu'il ne faille nous séparer. Je ne peux pas vivre sans cette petite bague. Arrange-toi ; trouve un riche amateur américain qui s'emballa pour tes pains à cacheter, sinon... Ah ! si non !... » Et voilà, je suis parti avec l'intention formelle de lui acheter cette bague ou de me précipiter dans la Seine, au pont des Arts, naturellement.

— Old Teddy ! cria Black Blackson, dès que Terrache eut terminé son récit, come here ! Garçon, trois sherrys ! »

Old Teddy approcha en se dandinant. Les présentations faites : « Teddy, réponds sincèrement. Croistu en mes facultés hippiques ? — Yes ! — Quand je t'ai engagé à mettre de l'argent sur un cheval n'a-t-il pas gagné tout seul, dans un canter ? — Yes ! — Tu vois, jeune Terrache, que l'on peut avoir en moi une absolue confiance. Un détail : combien as-tu d'argent disponible ? — Un louis. — C'est de l'or, ça, reprit Blackson. Ça ne suffirait pas. Tiens, voilà trente francs que tu me rendras un de ces jours. Cela fait cinquante francs, que tu mettras sur *Crépuscule-des-Dieux*, une bête épatante, que je monte demain à Longchamps. Elle rapportera au minimum dix contre un. Voilà tes vingt-cinq louis trouvés, mon gaillard. Allons, ne pleure plus ! Ton amie aura sa toute petite bague avec la toute petite perle et tout ira pour le mieux dans le monde du pointillage. — Comment vous remercier, monsieur Blackson ? Vous êtes un ange ! — Je ne suis pas un ange, je suis un jockey de poids légers, amateur de bonne pein-



ture. Je t'autorise, mon ami Terrache, à m'envoyer, un de ces matins, une petite toile avec des ronds jaunes et bleus. Ça fera très bien dans mon box. »

Le lendemain, Terrache aborda Blackson, qui se rendait au paddock. « Ça tient toujours ? » demanda le peintre avec une compréhensible anxiété.

— Certainement, répondit Black. *Crépuscule-des-Dieux* est un peu nerveux, mais ne crains rien, mon vieux, la petite aura la bague ou je crèverai le dada; ça, je me le suis juré, foi de Black; tu peux ponter de confiance. »

Black s'en fut revêtir une casaque orange et lilas, cependant que Terrache pénétrait sur la pelouse. Elle était encombrée déjà de bookmakers louches, de femmes hystériques, de parieurs à mines truculentes.

Terrache attendit patiemment, les yeux rivés au programme, que les deux premières courses fussent terminées. *Crépuscule-des-Dieux* n'était engagé que dans la troisième. Aussitôt que les guichets du pari mutuel furent ouverts, il se précipita et échangea fébrilement ses cinquante francs, qui lui brûlaient les doigts, contre un tas de petits cartons jaune serin. Avec une joie enfantine il constata que les parieurs délaissaient son cheval pour charger au contraire des bêtes aux noms invraisemblables : *Filigrane VII*, *Copurchic*, *Tortue*, *Triple-Sec*. « Mon Dieu ! pensait-il, que je vais donc gagner d'argent ! Ce Blackson est vraiment un être incomparable ! Il faut croire que le ciel m'a doué d'une physionomie extraordinairement sympathique pour que cet écuyer n'ait pas pu résister au plaisir de me tirer de peine ! Voyons ! que vais-je lui offrir ? Mon *Paysage de novembre* ou *Le quatorze Juillet à Bougival* ? *Le quatorze Juillet à Bougival* me paraît tout à fait dans ses cordes ; et puis il y a des chevaux de bois ; il me saura gré de cette délicate allusion à son sport favori. »

Il entendit une cloche tinter, et quoique peu familiarisé avec les réunions sportives, il ne lui fallut pas de prodigieux efforts de raisonnement pour comprendre que c'était l'annonce de la course. Il alla se poster juste en face la sortie du pesage et assista ainsi au défilé des chevaux et à leurs galops d'essai. Bientôt parut *Crépuscule-des-Dieux*, surmonté du tout petit Blackson, la tête prise dans une casquette à pois bleus, qui lui confisquait le haut des oreilles. Le lad qui conduisait *Crépuscule* lâcha tout à coup la bride et la bête s'élança à une bonne allure. C'était un petit cheval nerveux, au poil lisse, à la crinière démesurée ; il faisait de brusques écarts, comme s'il eût



Copurchic, et *Filigrane VII* était acclamé pour la façon magistrale dont il menait le train.

Terrache avait les larmes aux yeux. Il comprenait que Blackson n'était pas fautif ; il ne lui en voulait pas de ce qui arrivait, mais il comprenait aussi que c'était fini et qu'il ne lui restait plus qu'à prendre le chemin du pont des Arts.

Au petit bois, *Crépuscule* avait péniblement rattrapé quelques longueurs, mais il était toujours bon dernier. A l'entrée de la ligne droite, il serrait de près *Triple-Sec*, mais sans parvenir à le dépasser.

On vit alors un spectacle admirable. Black Blackson leva sa cravache et, rageur, presque debout sur ses étriers, il enleva *Crépuscule* comme s'il l'eût soulevé de ses deux petits bras musculeux.

En quelques foulées le cheval rattrapa *Copurchic* et atteignit *Filigrane VII*. Ce fut alors, jusqu'au poteau, une lutte héroïque ; Blackson ne faisait plus qu'un avec sa bête, et il se cravachait lui-même pour lui donner du courage.

Enfin, à un mètre du winning-post, dans un effort extraordinaire, Blackson jeta sa cravache, empoigna les crins du cheval et traîna pour ainsi dire *Crépuscule* jusque devant le juge, battant *Filigrane VII* d'un septième d'encolure.

Des hurrahs frénétiques, des applaudissements enthousiastes saluèrent cet exploit sportif. Terrache était blême ; il ne savait pas encore si *Crépuscule* était victorieux. Il attendait, avec des battements de cœur, qu'on affichât le numéro.

Enfin il vit apparaître un *cinq* triomphal, et sa joie fut si véhémence qu'il éprouva le besoin de tré-pigner.

Puis il se précipita contre la balustrade afin d'acclamer au passage le héros de la course, le prodigieux Blackson qui, dans une minute affolée, venait de déployer une presque surhumaine énergie. Mais, tandis que les autres jockeys rentraient au pesage, voûtés et la face suante, sur leurs bêtes dont les flancs battaient, il n'apercevait pas le glorieux Black juché sur l'immortel *Crépuscule*.

Il attendit quelques instants et tout à coup il vit un cheval boiteux qu'un lad menait par la bride ; puis apparut une civière que balançaient en cadence des hommes vêtus de blouses blanches, et il entendit des gens raconter que Black Blackson venait de mourir de la rupture d'un anévrisme.

Alors Terrache courut, en pleurant, toucher au pari mutuel un tas de billets et de pièces qui devaient servir à payer la toute petite bague ornée d'une toute petite perle.

(Illustrations de Toulouse-Lautrec.)

COOLUS.



tout à coup pris peur devant un obstacle. « Diable ! se dit Terrache, *Crépuscule* paraît de mauvaise humeur. Pourvu que Black en ait raison ! »

Les chevaux se trouvant à peu près en ligne, le starter baissa subitement le drapeau. Ce fut un départ déplorable. *Crépuscule-des-Dieux* perdit vingt longueurs, et les connaisseurs déclarèrent qu'il n'était plus dans la course. On admirait au contraire les belles foulées de



[Il est interdit de vendre séparément cette reproduction.]

Copyright 1882 by Bensus, Valdena & Co.



Le Diable

PAR GEORGES BEAUME

D'ALBAGNAN est dans les Cévennes, près de Bédarieux, un village composé de fermes, de groupes épars de maisons. Les gens se rencontrent le dimanche à l'église, qui est isolée, au bout d'un pic. Deux fermes se trouvaient voisines, au bord de l'Orb : celle des Lambre et celle des Berthomieu. Les propriétés des Lambre formaient presque un domaine. Les Berthomieu ne possédaient maintenant qu'une luzerne et un troupeau de moutons.

Depuis quelque temps, il y avait des disputes chez les Lambre. Ils étaient plus têtus que le roc du pays où pousse si mal la vigne. Aucun ne cédait : ni Claude, le papète, si renommé par ses prouesses de vieux viveur, ni sa femme, Brigitte; encore moins Agathe, l'unique héritière, qui menait ses grands parents par le bout du nez. Cette fois-ci, cependant, Claude résistait à sa filleule.

« Tu es folle! s'écriait-il en agitant ses bras de colosse, tu es folle!... Épouser Galibert! Le plus sot des Berthomieu que j'ai connu, même en comptant les femmes!... L'innocent dont tout le pays se moque!... »

— Ça me plaît. Je ne suis pas plus folle que toi qui par tes farces et tes largesses as mérité qu'on te prit pour le Diable!

— Ça prouve que je ne suis pas précisément une bête. »

Et Claude se rengorgeait, tel qu'un coq en son plumage d'azur et de feu. Brigitte qui épluchait des amandes au coin de la cheminée, ricana de malice. Les espiègleries d'Agathe l'amusaient, surtout quand elles touchaient au vif le papète. Claude, à la vérité, ne savait plus que répondre.

Agathe chantait, glorieuse, en apprêtant le repas. Et Claude marchait en désarroi, lourdement, les mains sous la blouse. Soudain, il s'arrêta, comme le soc heurtant des pierres, au labour. Un silence apparut, les deux femmes regardèrent le maître.

« Puisque tu veux épouser ton innocent de Galibert, épouse-le! »

Claude traîna une chaise, s'assit à table, immobile, les poings serrés.

Brigitte, en épiant Agathe, se mit à rire d'un coup sec. Agathe ne riait plus. Elle allait et venait, très émue, faisant du chemin inutile, se trompant d'assiettes et de bouteilles.

« Ah ça! pitchoune, quelle guêpe te pique? s'écria Claude. Tu ne me remercies même pas? »

— Si! si!... Oh! si, papète!... Mais...

Agathe s'approchait câlinement, d'un air de sainte-nitouche.

— Tu as encore autre chose à me demander? Pas de l'argent, peut-être?

— Non. Voilà : Galibert!... Moi, je le veux, mais lui ne me veut pas.

— Hé, tant mieux, nigaude! Il a plus de bon sens que toi!...

— Nous verrons plus tard... En attendant, il faut que toi tu interviennes auprès de son père.

— Jamais!... Son père nous a insultés autrefois, et malgré que nous nous parlions, je n'ai jamais oublié... Laisse-moi tranquille!...

Claude protestait violemment, cognant la table, frappant les dalles de ses sabots. La mamète riait, Agathe aussi. Elles savaient bien qu'après la tempête, Claude capitulerait.

Le lendemain, Agathe se montra gentille envers Berthomieu. C'était l'aube, un bredouillement des châtaigniers dans les dentelles bleues qui venaient du ciel. Agathe apportait au voisin une poignée d'amandes.

« Goûtez-les, lui dit-elle, avant que nous allions les vendre au marché de Bédarieux. »

Berthomieu leva sa tête blanche, son long corps de vieillard, bien qu'il eût vingt ans de moins que Claude. Après avoir examiné les amandes, il observa la jeune fille.

« N'ayez crainte de vous empoisonner, » gazouilla-t-elle.

Alors, tandis qu'il grignotait le fruit, elle interrogea, insinuante :

« Et Galibert? »

— Il est dans la montagne avec notre troupeau.

— Quand vous saurez quelque pâtre montant vers lui, vous lui ferez tenir mon bonjour. »

Et telle qu'une alouette, Agathe s'envola vers sa maison. Berthomieu, à la lisière du domaine, restait abasourdi. Il songea : Galibert! Agathe!... Ces deux noms bourdonnèrent dans son cerveau, réveillant des idées lointaines, des souvenirs de cœur et d'ambition. Galibert! Agathe!... L'amour des deux enfants, leur mariage, la fortune revenue à l'improviste : des visions l'éblouirent, et toutes les cloches du pays chantèrent dans sa tête, ardentes et gaies comme à Pâques.

On ne se fréquenta pas davantage, les Lambre et les Berthomieu. Mais Berthomieu ne cessait d'entretenir sa mère, la brave Cahors, des hardiesses de la fillette. Un mystère planait sur eux depuis l'autre matin. Il fallait attendre. Attendre qui? Galibert!... Oui, ce faraud qui plus habile que tous les vantards de D'Albagnan, épouserait une riche héritière et remettrait sa maison dans la prospérité de jadis, plus haut que la maison des Lambre.

Cahors, avec sa grosse figure parsemée de boutons comme une haie qui va fleurir, riait béatement.

« Alors, ils se veulent tous les deux? »

— Mais oui!... Ah! ce gredin de Galibert! »

Cahors tremblait de bonheur, ses yeux lumineux comme des coquelicots. Elle s'approcha de son fils et lui souffla dans l'oreille, très bas, pour que les esprits qui se cachent dans les murailles, dans les coins de masures, n'entendissent point.

« Dis!... Si nous faisons descendre notre enfant de la montagne?... »

On réfléchit jusqu'au soir. Enfin, il fut convenu que le

premier pâtre gagnant la montagne ferait descendre Galibert.

Agathe sut que le faraud arriverait le dimanche, dans la matinée. Elle se rendit à mi-côte, dans une solitude de bois profonde, où coulaient des sources, où chaque feuillée, chaque ruisseau répétaient son langage, son frémissement de jeunesse éternelle et d'amour. Sous les branches, le soleil était doux comme une rose. Agathe s'étendit sur l'herbe, et dissimulée par un bouquet d'aubépines, espéra patiemment, les mains jointes. Bientôt des grelots de collier résonnèrent. Agathe se leva : là-haut, à un détour du sentier, elle aperçut Galibert. Alors, impatiente, heureuse aussi de voir enfin une face humaine, elle appela :

« Galibert!... Hé, par ici!... »

Le pâtre s'arrêta, étonné d'entendre une si jolie voix dans la montagne, une voix d'enfant, confiante et riieuse.

« Galibert! Galibert!... »

Cette voix semblait venir des arbres opulents, du ciel peut-être. Il regardait. En levant la tête, il eut la vision radieuse, dans le nuage d'or du soleil, au milieu des fleurs de l'autel de la Sainte Vierge de l'église, et il joignit les mains, comme Agathe.

Mais, tandis qu'il s'avancait, il reconnut la fille des voisins. Il s'arrêta de nouveau, poussant un cri terrible, une clameur d'effroi. Et vite il amena le troupeau par un autre sentier. Galibert était grand et fort. Sous ses cheveux crépus, son front était beau de silence, de sombre volonté. Agathe courut à lui, hardiment, comme un démon. Il frémit de colère et de répugnance. Mais elle le regarda profondément dans ses yeux, plus clairs que la source qui murmurait là, tout près.

« Que t'ai-je fait? dit-elle. Tu ne m'aimes donc pas? »

— Pourquoi t'aimerais-je? »

— Parce que je le veux!... »

— Laisse!... Va-t-en!... »

— Il faut que tu m'aimes!... »

Parce que tu es pauvre et que j'ai le droit de te commander, avec mon argent... Moi, je t'aime, je te veux!... »

Elle lui prit les mains, les baisa, malgré sa résistance. Pourtant, à l'odeur de la femme, le pastourel avait défailli, un moment. Brusque, il se révolta, courut, dévalant le sentier avec son troupeau qui ne comprenait pas.

Chez lui, haletant, il conta l'aventure.

« Mon Galibert, tu as tort! lui reprocha sa grand'mère. Puisque Agathe t'aime, elle nous fera tous riches. »

— Si elle m'aime, c'est qu'elle a un intérêt.

— Non! fit Berthomieu. Un caprice de femme! La femme, c'est le Diable... Té, écoute!... »

Le paysan entraîna son fils dans la cour, vers le puits. Là, une fois bien installés l'un près de l'autre sur un châtaignier mort étendu contre le fumier, il commença, un peu solennel :

« Vois-tu, quand les Lambres sont venus ici, nous étions riches, nous. La mère d'Agathe me voulait. Moi, par vanité de riche, et aussi en dédain d'une famille qui n'était pas issue du

pays, je ne la voulus pas. Mais cette coquine aimait à parler des Démon, du Diable, je crois qu'elle connaissait leur langage et leurs habitudes. Ce qu'il y a

de sûr, c'est que du jour où je me mariaï avec celle qui fut ta mère, celle qui bientôt devait devenir la mère d'Agathe me voua une haine sans fin, à moi, à tous les miens, à toute la terre qui m'appartenait. Elle a tenu son serment, ou plutôt, sans doute, le Diable qui parlait par sa bouche... Ces gens-là n'avaient rien. Hé bé, ils se sont acharnés, dans une terre qui jusqu'alors n'avait rien produit, près de nous, là, et en peu d'années, pendant que nous déclinions à la ruine, nous autres, eux montaient à la richesse, en nous narguant... Crois-tu, mon fils!... La mère d'Agathe est morte depuis longtemps. Hé bé, elle ne m'abandonne pas encore... Oui, il faut que tu le saches... Toutes les nuits, quand je dors, dans notre maison bien close, où le vent lui-même ne peut se glisser par la moindre fissure, cette créature, sortie de je ne sais où, fille de ce Claude qui est plus hardi qu'un page de cour, oui, la mère d'Agathe revient vers moi... Je la vois pimpante et dégourdie, autant qu'autrefois quand elle me demandait les fiançailles, et elle me réveille en ricanant... Puis, quand je suis là, à l'écouter, et que je tremble, tu penses, comme un jonc de la rivière,

elle me tire les jambes et se sauve!... Tu comprends, hé, toutes les nuits!... »

Galibert, terrifié, s'était levé peu à peu, brûlant de quitter cette terre maudite.

« Et tu veux, dit-il, que j'épouse la fille de cette femme qui est un démon! »

— Oui, je veux. Si tu es raisonnable, tu m'obéiras.

— Je me tuerai plutôt.

— Si tu aimes ton foyer, tu épouseras Agathe. Bienheureux nous sommes qu'elle veuille de toi! Si tu l'épouses, sa mère qui peut-être n'est pas bien morte n'osera plus retourner ici, chez nous, la nuit, et qui sait? peut-être notre fortune tient-elle à ce mariage!... »

Galibert, le visage baigné de larmes, s'était reposé sur l'arbre. Son père doucement l'interrogea :

« Mais enfin, c'est étrange! Pourquoi refuses-tu une fille si riche? »

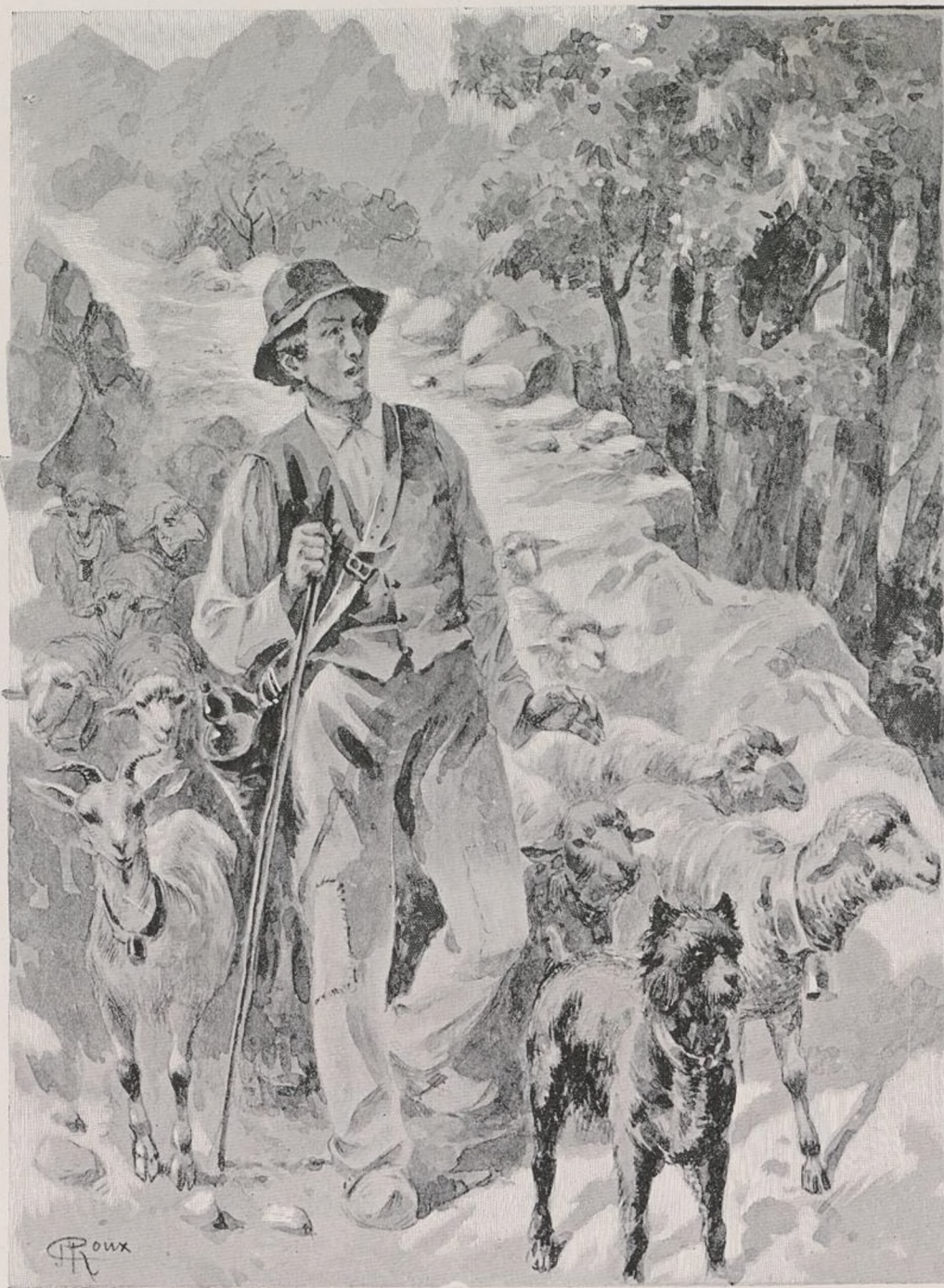
— Simplement parce que j'ai peur.

— Ça te passera. »

Berthomieu s'éloigna vers la maison, en laissant son fils dans la cour désolée, où plongeait le soleil de midi.

Pendant quelques jours, Berthomieu et la mamète Cahors respectèrent le silence de Galibert. Ils l'entouraient de prévenance et de gâteries. Galibert ne se rendait pas. Il avait peur. Jamais il ne passait le long du domaine des Lambre. Dès qu'il apercevait Agathe, il fuyait. Plus elle l'appelait, plus il courait. Sou-

vent, on le rencontrait au bord de la rivière. Il négligeait son œuvre. La tête entre les mains, il pensait à Agathe, à la



morte qu'il n'avait pas connue. L'eau coulait à ses pieds, grondante, hallucinante. Et le courage ne lui venait pas de s'abandonner au flot harmonieux, d'oublier tout, le soleil, la maison, et de mourir, comme sa mère.

Cependant, au bout de deux semaines, le vieux Claude mourut, par une chute qu'il fit dans la montagne en poursuivant, disait-on, une de ses chèvres. Alors, selon une tradition plusieurs fois séculaire, toute la famille, les amis, les voisins, se réunirent à la maison mortuaire, le jour de l'enterrement. La bière était couchée sur un lit de feuillages, dans l'écurie, le portail ouvert. Des cierges brûlaient, dissipant un moment l'obscurité de la voûte poudreuse où s'exhalait le frais parfum des tonneaux et des foudres. A la porte de la maison, une table se présentait, garnie d'un drap blanc, où brûlaient encore des cierges, autour d'un crucifix, d'un rameau de laurier, d'un vase de fleurs où chaque survenant déposait son offrande, de la monnaie, des pièces blanches.

Agathe ne paraissait plus une paysanne aujourd'hui. Elle rayonnait de beauté, d'une étrange poésie, en ses vêtements de deuil. Galibert, en la regardant, eut un frisson de désir.

On souleva la bière. Les assistants, à genoux devant le portail, communiquèrent dans la prière. Au retour de l'église, tout ce peuple se rangea au repas des funérailles, un somptueux repas de jour rare, de noblesse campagnarde. Agathe désigna à Galibert sa place, auprès d'elle. C'était la volonté du mort. Dès qu'il fut assis, elle lui parla, discrètement :

« Hé bé, je suis seule maintenant. Car Brigitte ne compte plus, le Diable est enterré. Je te veux, tu sais !... »

— Non, laisse-moi.

— Tu réfléchiras. »

On mangeait. On buvait. Un bruit de fête s'accroissait, des rires étouffés, et même quelques embrassades, en cachette. Brigitte, au fond de la table, avec des vieux, s'essuyait les yeux de temps à autre, puis se léchait les doigts trempés de sauce. Agathe se leva la première, à la fin du repas, et dans la confusion du désordre, elle embrassa Galibert. Celui-ci, honteux devant tout le monde, recula. Mais la joie, comme un bon coup de vin, le secoua si fort qu'il éclata de rire.

Le lendemain, Galibert s'ennuya dans les champs. Chaque jour, au moindre prétexte, il allait chez Agathe. On causait un peu, et Agathe lui touchait les joues bien gentiment.

Les fiançailles se conclurent toutes seules. On maria les deux voisins après les vendanges. Ils couchèrent dans la vaste chambre qu'avait abandonnée Claude, le vieux Diable, au-dessus de la cuisine. Les premiers jours furent heureux. Agathe paraissait ne songer qu'à l'amour.

Elle songeait aussi au travail. D'une ambition profonde, d'une méticuleuse rapacité, si elle avait pris Galibert, c'était pour avoir un homme facile à dominer, un rude tâcheron qu'elle

emploierait sans le payer et qui par son labeur devrait la rendre la plus fière du village. Galibert déjà parlait, riait, toujours en bonne humeur.

Quand on entreprit les labours, Agathe interdit tous bavardages.

Le pastourel de naguère commença de se méfier. Et une fois qu'il se trouvait seul au bord de la rivière, en train de couper des arbres, il murmura involontairement :

« J'ai peur... »

— De quoi, j'ai peur ?... »

Agathe tout à coup s'élançait contre lui.

— Crois-tu qu'on habite la terre pour s'amuser ? Travaille, Galibert !

— Je travaille, » dit-il, résigné.

Dès lors, il trembla. Agathe n'était qu'un démon, voilà tout. Elle lui rationna le vin, le priva de fumer. Il ne révélait point ses douleurs au dehors, de crainte de plus affreuses représailles. Car il redoutait la mort. La nuit, il ne dormait guère. Ou bien, quand il était parvenu à s'endormir, des cauchemars l'enveloppaient, et une grande forme blanche apparaissait vers lui. La mère d'Agathe venait donc à lui maintenant. Elle apparaissait soudain, avec des yeux rouges, une bêche sur l'épaule, et il tressautait de peur. Elle le voulait dans le tombeau. Agathe dormait auprès de lui comme une souche. Mais il n'avait garde de se plaindre.

Un matin, pourtant, il se plaignit à son père.

« Bah ! ricana celui-ci. Moi, je ne sens plus rien, je dors tranquille. »

Galibert était seul au monde, condamné à vivre dans une maison hantée. Les malheurs ne l'étonnèrent point. Il les avait prévus. Que tenter contre les démons du diable ! Il s'humilia. Une nuit qu'il s'était levé, entendant une rumeur de chaînes dans la cuisine, Agathe, au moment où il prenait une pioche, s'éveilla :

« Où vas-tu, Galibert ? Est-ce que tu veux imiter le loup-garou pour effrayer mamète ? »

— Non, balbutia-t-il, j'allais travailler.

— C'est très bien... Vas-y ! »

Galibert se perdit, en tâtonnant, dans les ténèbres. Les hurlements des loups dans la montagne, les grondements du vent à travers les châtaigniers superbes, l'effrayèrent. Il courut. Et quand il fut arrivé loin, très loin de son pays, il tomba sur une pierre et se mit à pleurer.

Agathe riait dans sa chambre, s'imaginant que Galibert travaillait son domaine et qu'il allait prendre l'habitude de travailler la nuit. Quelle précieuse acquisition elle avait faite !

Dès que la nuit se dissipa, dès que la campagne commença de grisonner comme une vieille, Galibert poussa un soupir de délivrance, et les mains jointes, il remercia la bonne lumière du





soleil. Ensuite, il marcha, en des chemins, des sentiers inconnus, attiré par l'odeur de la patrie. Seulement, il avait perdu sa pioche. Quand il rentra chez lui, ce fut une scène de gronderies et de menaces.

« Je ne veux plus que tu sortes la nuit ! cria Agathe. Te voilà en désordre, tout déchiré !... Hou !... Mendiant, va sur les routes, va !... »

— Ah ! mais non ! c'est fini !... Tu m'as pris trop longtemps pour un nigaud !... »

Galibert avait souffert pis que la mort dans la campagne, parce que la patrie lui manquait. Son esprit d'enfant, en même temps que l'ombre, s'était dissipé. Il avait vu la nature pour la première fois, avec son cœur. Et il trouvait la vie bonne, sa puissance d'homme et sa beauté au moins égales à celles des plantes que le soleil fait resplendir. A présent, fort de sa conscience, il se révoltait.

« Je suis le maître. Ne menace pas, ou je frappe ! »

Instantanément, devant la volonté de l'homme, Agathe s'apaisa.

« Ah ! reprit-il, s'il faut être dur pour se faire respecter, ce ne sera pas difficile. »

— Je ne t'aimerai plus.

— Tu m'aimeras d'une manière nouvelle, et ça ira mieux. »

Bravement, il l'embrassa. Bien qu'elle se défendit, il l'embrassa de nouveau. La mamète Brigitte riait dans son coin de cheminée.

« Je crois que Galibert a tué le Diable cette nuit. Il n'a plus peur. »

— Nous verrons. »

Malgré sa hardiesse, Galibert frissonna le soir, quand l'ombre trouble retomba sur la terre. Pendant qu'il dormait, la rumeur des chaînes agita de nouveau la cuisine, la grande forme blanche apparut dans la chambre, s'en alla tirer les jambes de Galibert. Mais cette fois, emporté par la colère, il cria, tempêta, hurla tel qu'un vrai loup. Agathe se blottit contre lui.

« Ah ! tu as peur, toi aussi ? »

— J'ai peur de toi. »

Il la repoussa, et s'habillant à la hâte, son fusil à la main, il descendit en tumulte. Dans le jardin, deux ombres rôdaient.

« Attends un peu, grommela Galibert. Si c'est le Diable avec sa femme, je vais te leur apprendre à venir me voler. »

Les deux ombres marchaient courbées, si occupées dans leur besogne qu'elles n'entendaient rien. Galibert épaulait déjà, quand une des deux ombres se détourna.

« Oh !... » gémit-il.

Il avait reconnu son père, le grand Berthomieu à la barbe de bouc et sa mamète, la brave Cahors.

« Oh !... C'est vous qui me volez !... »

— Nous reprenons notre bien. A présent, nous ne risquons rien, puisque tu es le maître toi, de la maison du Diable... »

— En voilà des histoires ! Allez-vous-en, ou je tire !... »

— On voit que tu as épousé un démon. »

Les deux ombres, prudemment, s'écartèrent du domaine.

Désormais, on respecta Galibert. Agathe se dévouait avec tendresse, prévenait ses ordres. Et un dimanche qu'on avait bu du muscat de Bédarieux, Galibert, peut-être de bonne foi, s'exclama avec un rire pareil à celui du vieux Claude :

« Il est bien possible que je sois devenu le Diable !... Tout le monde me craint. »

Le printemps arriva, mai tout fleuri. Un enfant naquit, dans la maison hantée. Les vieilles de D'Albagnan vinrent ensemble le voir. Brigitte l'avait exposé dans la cour, devant le portail. On chanta des cantiques d'église, des chansons du pays. Agathe embrassait souvent Galibert.

Pour le baptême, toutes les cloches sonnèrent, comme aux plus riches. Et le soir, après une longue journée de noces, Berthomieu et Cahors retournèrent chez les Lambre. Mais les jeunes époux veillaient devant leur porte, au frais de la nuit, tandis que dans la cuisine mamète Brigitte berçait l'enfant. Berthomieu, un peu humilié devant son fils si brusquement anobli par la fortune, ne savait trop que dire.

La lune brillait, ronde et dorée, dans le ciel bleu presque dépourvu d'étoiles.

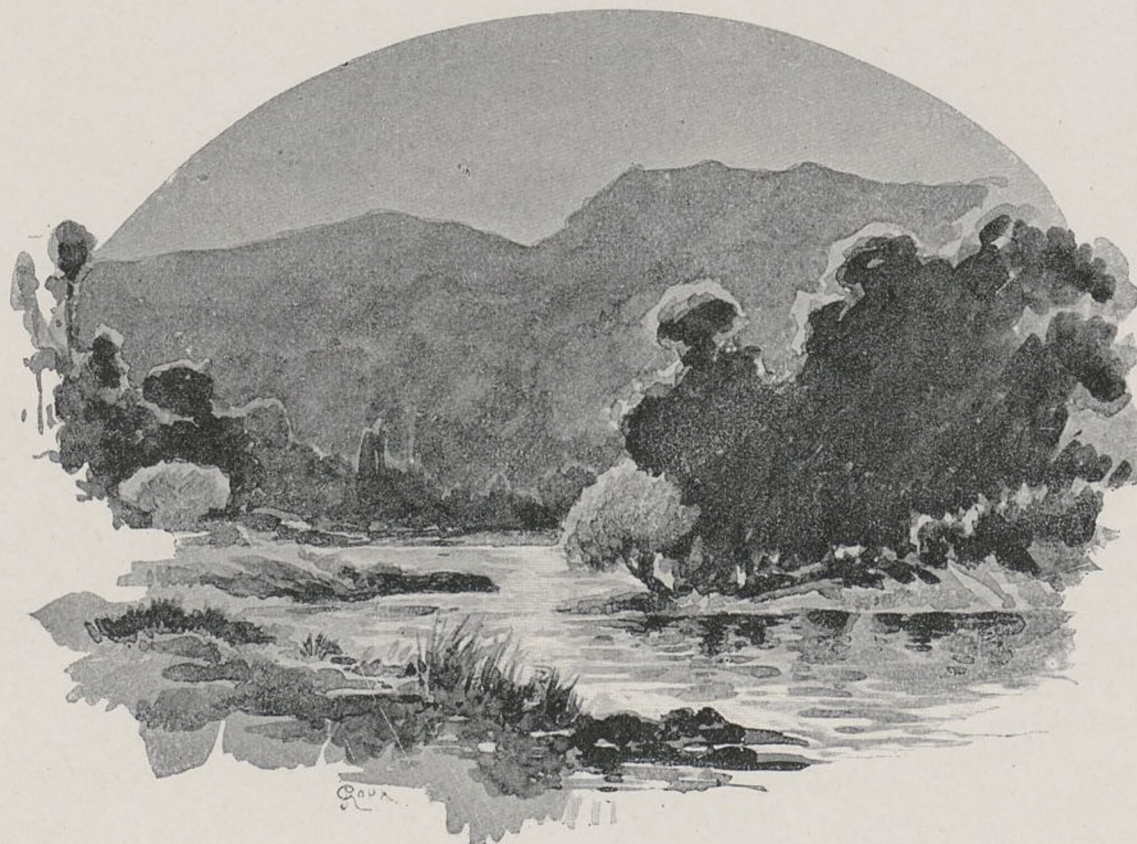
« Il me semble, fit Cahors, que la lune nous rit à tous. »

— C'est probable, répliqua Galibert gouailleur, et qui commençait à ne plus croire à rien. Elle nous annonce du beau temps, la terre sera contente. »

La nuit tiède embaumait, par la fraîcheur de la rivière, les fleurs de luzerne et de vergers. La brise était un baiser au jardin tout nouveau planté. Agathe souriait, sans trop savoir pourquoi, en tremblant un peu quelquefois, à la pensée que Galibert aurait le courage de la battre. Aussi peut-être soupçonnait-elle d'avoir épousé le Diable, mais alors tout réussirait, et l'enfant serait bien riche, un jour. Elle riait. Galibert, en se laissant baiser les mains, contemplait la lune de miel, au ciel bleu.

GEORGES BEAUME.

(Illustrations de Georges Roux.)





POT EN TERRE VERNISSÉE
(XIII^e SIÈCLE)

PLAT A INSCRIPTION ; DÉCOR SUR ENGOBE (XV^e SIÈCLE)

POT EN TERRE VERNISSÉE
(XIV^e SIÈCLE)

La Céramique Française

PAR ÉDOUARD GARNIER



MÉNÉTRIÉR. — FIGURE EN TERRE VERNISSÉE
PROVENANT D'UNE MAISON DE BEAUVAIS

n'a pas encore donné tout ce que l'on est en droit d'en attendre.

I

POTERIES VERNISSÉES. — GRÈS.

Le lustre mince, d'une nature encore indéfinie, avec lequel les potiers grecs masquaient la couleur de la terre et qui a

DE toutes les industries dont la France a le droit de s'enorgueillir, il en est peu qui soient plus intéressantes à étudier que celle de la céramique. Dans les modestes terres vernissées qui ont pu échapper aux atteintes du temps, aussi bien que sur les vigoureuses faïences de Nevers et de Rouen, ou les délicates et gracieuses porcelaines du XVIII^e siècle, on trouve pour ainsi dire comme un reflet de l'histoire artistique, civile et religieuse de notre pays, et telle humble poterie dédaignée par les collectionneurs, en même temps qu'elle nous apporte des indications précieuses sur des usages et des coutumes aujourd'hui disparus, nous en apprend souvent plus sur les mœurs, les croyances et le tempérament des habitants de nos anciennes provinces que les dissertations les plus savantes.

C'est cette histoire pittoresque et en quelque sorte anecdotique de notre céramique nationale que nous nous proposons d'écrire dans les pages qui vont suivre, en ne touchant au domaine de la science documentaire ou de la technologie appliquée qu'autant que cela sera nécessaire pour bien faire comprendre l'enchaînement des progrès réalisés dans ce bel art de la terre qui remonte au berceau même de l'humanité et qui, malgré le degré de perfection auquel il semble être arrivé,

joué un si grand rôle dans la décoration, marque, pour ainsi dire, la première étape des perfectionnements apportés à l'industrie de la poterie; la seconde est caractérisée par l'application d'une couverte vitreuse, dure et brillante qui, tout en donnant plus de solidité à la pâte, corrigeait l'inconvénient, si grand au point de vue de l'emploi aux usages domestiques, de la porosité de la terre mate qui se laissait trop facilement pénétrer par les liquides et surtout par les corps gras.

Bien que nos musées renferment un certain nombre de poteries de cette nature trouvées dans les tombeaux antiques, il paraît hors de doute que cette fabrication n'a été, avant le XII^e siècle, qu'une exception localisée dans les pays qui avaient été en relations avec les peuples orientaux. C'est de l'Orient, en effet, et par l'entremise des Phéniciens, ce peuple éminemment commerçant et navigateur, que l'art d'émailler la terre est arrivé en Europe. Alors que les Grecs, au début de leur civilisation, ne fabriquaient encore que des poteries d'un art relativement grossier, les peuples des bords de l'Euphrate revêtaient les murailles extérieures de leurs palais de briques émaillées, aux couleurs riches et brillantes, dont l'assemblage formait ces immenses tableaux et ces longues frises décoratives que les historiens de l'antiquité nous ont décrites avec une si grande admiration et dont notre musée du Louvre, grâce aux explorations de M. Dieulafoy, possède de si merveilleux spécimens. Les Egyptiens, de leur côté, faisaient, par milliers, ces figurines funéraires, ces amulettes et ces petits vases aux formes et aux décorations symboliques recouvertes d'un beau vernis bleu turquoise, qui dénotent une industrie tellement avancée que l'on a peine à comprendre comment l'application n'en a pas été étendue aux objets usuels.

Quoi qu'il en soit, il paraît hors de doute que l'art de vernir les poteries, en supposant qu'il ait été connu autrefois en Occident, avait été perdu et oublié pendant plusieurs siècles, et il nous faut attendre jusqu'au XII^e pour en voir réapparaître, dans l'industrie, l'application constante et durable.

La couverte — ou vernis — employée au début était, comme aujourd'hui encore, à base de plomb, transparente et incolore, mais facile à colorer au moyen d'oxydes métalliques: en vert, par le cuivre; en brun, par le manganèse. La façon dont on l'appliquait était des plus simples (1): on mélangeait des rognures de plomb avec de la bouse de vache ou de la farine de blé noir, de façon à former une bouillie plus ou moins épaisse que l'on étendait sur les poteries et qui se brûlait au feu pendant que le plomb, s'oxydant en entrant en fusion, se combinait avec la silice de la pâte et donnait aux pièces un vernis vitreux très pur et très étendu. Nous ferons remarquer en passant que l'emploi de ce procédé primitif nous semble expliquer un article du *Livre des Métiers*, d'Etienne Boileau, dont le sens était jusqu'à présent resté obscur: « Item... que nulz ne puisse embouser pos,

(1) Ce procédé est encore employé en France, dans quelques localités, pour la fabrication des poteries communes.

ne recuire pos que de tel façon comme i sont faitz. » Il nous paraît évident, d'après ce passage, que les potiers parisiens achetaient des poteries mates qui recevaient, au moyen d'une seconde cuisson, un vernissage *embousé* que le premier fabricant ne leur avait pas donné.

Cette couverte, qui avait surtout pour effet, ainsi que nous l'avons dit, de donner plus de solidité à la terre et de la rendre par conséquent plus propre aux usages domestiques, n'apportait aucun élément à la décoration. Aussi ne voyons-nous, dans le



JOUETS D'ENFANTS, DU XV^e SIÈCLE, EN TERRE VERNISSÉE, TROUVÉS DANS LA SEINE

principe, que des poteries aux formes simples, couvertes en plein ou seulement par parties, d'un vernis vert quelquefois tacheté de brun. Quand l'ornement commence à apparaître, vers le XIII^e siècle, il est toujours assez rudimentaire. Ce sont des « têtes de clous », des bourrelets, des pois, des filets en relief, pétris et façonnés au bout des doigts de l'ouvrier et appliqués sur la pièce avant la cuisson.

Mais à mesure qu'il se perfectionne dans la pratique de son métier, qu'il devient plus maître de la matière, le potier devient aussi plus artiste ; il estampe dans des moules en creux des motifs décoratifs, frises, mascarons, écussons, attributs religieux, etc., qu'il colle, avec plus ou moins de soin et de goût sur la terre encore molle, au moyen de *barbotine* ou pâte étendue



RÉCHAUD EN TERRE VERNISSÉE (XIV^e SIÈCLE)

d'eau ; il modèle même quelques pots en forme de figures d'hommes ou d'animaux, il fabrique des statuettes ou des bœufiers assez grossiers, des jouets d'enfants, tirelires, sifflets, petites pièces « de ménages », des ustensiles variés, tels que des fers à repasser ou même des bassinoires, des porte-bouquets à plusieurs tubulures, etc., etc., et souvent, sur la même pièce, il met des vernis de colorations différentes.

Puis bientôt apparaît un nouveau mode de décoration ; la terre est recouverte d'une

mince couche de matière terreuse ou *engobage* opaque, colorée dans un ton plus clair ou plus foncé que celui de la terre qu'il masque entièrement ; après une dessiccation plus ou moins complète, on enlève, au moyen de grattages par places et suivant un dessin tracé à l'avance, la couche superficielle jusqu'à ce que l'on découvre la couche du fond, et l'on obtient par ce moyen des filets, des ornements, des inscriptions et même des figures qui, par suite de l'opposition vivement contrastée de la couleur des deux terres, apparaissent avec une grande netteté ; souvent aussi

on se borne à inciser assez profondément le dessin sur la terre de manière à obtenir, par l'agglomération même du vernis dans les creux, un ton plus foncé que celui produit par la mince couche du dessus.

Enfin, apparaît un dernier procédé qui est encore usité de nos jours en France, et plus particulièrement en Suisse, dans le canton de Berne. Ce procédé connu sous le nom de *pastillage*, consiste dans l'emploi de bouillies liquides colorées par des oxydes très tingents, antimoine, cuivre, cobalt et manganèse ; ces bouillies sont renfermées dans de petites écuelles à anse dont le bec étroit est muni d'un tuyau de plume par où s'échappe la couleur, qui tombe goutte à goutte ou en filets, formant ainsi des linéaments déliés, des pois, des ornements, des inscriptions, des fleurs, des armoiries et même des figures aux tons durs et tranchés. Dans le principe on se servait, au lieu d'écuelles, de cornes de vaches finement percées à leur extrémité et que l'ouvrier bouchait avec le doigt. Ce mode de décoration était usité en France, surtout dans la région du Nord-Ouest.

A quelles époques exactement remonte l'emploi de ces différents procédés ? Il est bien difficile de le dire ; cependant les deux derniers ne paraissent pas être antérieurs au XV^e siècle. On ne sait rien non plus de positif sur les principaux centres de fabrication qui existaient en France au moyen âge. Il est hors de doute pourtant que dès le XIII^e siècle le Beauvaisis possédait des ateliers importants dont la réputation était devenue assez populaire pour donner lieu à un proverbe : *On fait des godets à Beauvais et des poêles à Villedieu* (1), et dont les produits devaient avoir une certaine valeur, puisqu'il en est fait souvent mention dans les Inventaires et les Comptes royaux : « Ung godet de terre de Beauvais garny d'argent » (*Inventaire de Charles VI, 1399*) ; « pour plusieurs voirres, godetz de Beauvais et autres vaisselles à boire... » (*Comptes royaux, 1416*), etc. (2).

Paris devait également renfermer de nombreuses fabriques de poteries, si l'on en juge par la quantité considérable de fragments de même nature et presque tous de même type trouvés dans le lit de la Seine ou sortis du sol des vieux quartiers lors du percement du boulevard Saint-Michel, de la rue des Ecoles et du boulevard Saint-Germain, et les recherches faites par Benjamin Fillon pour son *Histoire de l'art de terre chez les Poitevins* (3) ont prouvé que dès le XIII^e siècle il existait également de nombreux ateliers de poteries vernissées dans le Poitou et la Saintonge ; quelques belles et curieuses pièces à armoiries conservées dans les musées et collections de Rennes, de Quimper ou de Nantes, montrent que la Bretagne, elle aussi, n'était pas restée en arrière.

Il suffit, du reste, de voir combien est grand le nombre de villages appelés encore *La Poterie*, quoiqu'il n'y subsiste plus aucun four, ou de localités dont le nom est suivi d'une mention



FER À REPASSER DU XVII^e SIÈCLE EN TERRE VERNISSÉE



RÉCHAUD EN TERRE VERNISSÉE (FIN DU XV^e SIÈCLE)



CARRELAGE PROVENANT DE L'ABBAYE DE BRAINE-SUR-VESLE

qui ne laisse aucun doute sur la principale industrie exercée autrefois par les habitants, telles que *Jouy-le-Potier*, *Mont-le-Potier*, *La Chapelle-aux-Pots*, *Silly-la-Poterie*, etc., pour se rendre compte de l'importance que cette industrie avait prise sur toute l'étendue du territoire.

Quant à la décoration, bien qu'elle soit moins artistique et moins variée que celle des poteries dont nous aurons à nous occuper plus tard, elle n'en est pas moins des plus caractéristiques et des plus intéressantes à étudier, en ce sens qu'elle nous

apporte surtout un témoignage frappant, une affirmation de la

(1) LEROUX DE LINCY, *Proverbes français*, I, p. 317. — On appelait *godet* une sorte de gobelet évasé, quelquefois fait en *manière de coupe* et souvent couvert. (L. DE LABORDE, *Glossaire*).

(2) On lit dans le *Ménager de Paris* : « Si vous voulés garder roses vermeilles, les mettés en une cruche de terre de Beauvais et non mie d'autre terre et l'emplés de verjus. »

(3) In-4°, Niort, 1864.

foi de nos pères à ces deux grandes forces du moyen âge : la religion et la royauté. Ce qui domine, principalement sur les poteries trouvées dans les fouilles du sol parisien, ce sont les monogrammes du Christ, les attributs de la Passion, les *Ave Maria*, et, par-dessus tout, les armes de France, les écussons fleurdelysés, les cris de : *Vive le Roy!* les devises : *Une foy, une loy, ung Roy* (1), etc. Quand on rencontre des inscriptions, elles sont le plus souvent empreintes de cette philosophie un peu triste qui dominait alors ; sur un réchaud du musée de Sèvres on lit : *Après vivre mourir*, et nous avons relevé les suivantes sur des pièces du x^e siècle : *mourir il faut* ; — *la vie passe come ombre* ; — *mort na amy* ; — *bien mourir*, etc.

Plus tard, alors que la poterie vernissée, remplacée par la faïence, n'aura plus pour objet que la fabrication des ustensiles de ménage les plus communs, nous trouverons sur des œuvres individuelles, sorties des mains d'ouvriers plus habiles que leurs confrères, des inscriptions d'un caractère tout différent, facétieuses, tendres ou grivoises, mais à l'époque où nous sommes elles sont rares (2), et c'est à peine si un potier plus hardi que les autres, s'affirme dans une inscription toute personnelle, tel que ce Truppet, qui écrit orgueilleusement sur un plat de sa façon : *Je suis planter pour raverdir. Vive Truppet!* (p. 133), ou celui qui, comme un hommage rendu à sa profession, grave sur un pot du musée de Sèvres : *Vive le potier de terre!*

Les applications de la terre vernissée étaient considérables ; outre les ustensiles de ménage et ces mille objets de la vie usuelle que nous avons cités plus haut, les potiers fabriquaient des vases destinés à l'ornementation des autels, des lampes de sanctuaires, des crucifix, des bénitiers, des fontaines, des gourdes ou bouteilles de voyage, souvent décorées de riches armoiries, des tourtières, des arrosoirs, etc., etc. Aux angles des rues on scellait de petites niches à gâble denté, assez grossièrement façonnées, dans lesquelles on posait des statuettes également en terre vernissée (3) ; on incrustait dans les murs des maisons des briques portant en relief la figure du saint patron sous la protection duquel la maison était placée et qui, parfois, servait d'enseigne au marchand qui l'habitait ; souvent même, comme dans cette ancienne maison à pans de bois de Beauvais que l'on désignait sous le nom de « maison des ménétiers » et d'où provient le si curieux personnage que reproduit notre gravure (page 133), la terre vernissée jouait un rôle plus considérable.

Les toits des édifices se couvraient bientôt de tuiles étincelantes sous les rayons du soleil (4), et c'est en terre vernissée que, dès le x^e siècle, on fabrique, en Bretagne, près de Lamballe, en Normandie, surtout aux environs de Lisieux, en Bourgogne et en Champagne, les monuments placés sur les pignons, sur les croupes et sur les lucarnes des châteaux, des maisons et des fermes, les « épis de faitage » qui, d'assez grossièrement exécutés qu'ils étaient dans le principe, devaient devenir au

xvi^e siècle de véritables œuvres d'art ; ces épis, composés de tubes ou manchons superposés, décorés de mascarons, de fruits, d'ornements et de consoles revêtus de couleurs brillantes et retenus par une longue tige de fer scellée dans le poinçon du faitage, atteignaient jusqu'à 1^m60 et même 1^m80 de hauteur.

Mais c'est surtout pour le pavage des édifices que l'architecture trouva dans la terre vernissée un précieux auxiliaire.

Primitivement on s'était servi, pour le pavage des temples et des palais, de mosaïques ou de dallages en pierre ou en marbre, et l'on sait quelle richesse ce genre de décoration avait répandue sur les fastueux édifices de Rome et de Byzance ; mais le travail des mosaïques était fort coûteux et leur exécution demandait un temps considérable ; d'un autre côté, il était difficile d'associer des marbres ou des pierres d'une égale dureté, et les plus tendres s'usant facilement, produisaient forcément des inégalités qui en hâtaient la destruction. On remplaça donc le travail dispendieux du lapidaire par celui beaucoup plus simple et bien moins onéreux du céramiste et l'on substitua aux mosaïques les carreaux de terre cuite qui avaient en outre l'avantage d'être moins froids aux pieds que le marbre ou la pierre.

Cependant l'emploi des carreaux de terre cuite ne se généralisa véritablement qu'après la découverte du vernis plombé ; c'est alors que l'art si vivant et si imagé du moyen âge, laissant de côté les dessins géométriques et les figures simples, transporta sur les carrelages les fantaisies les plus étranges et les plus audacieuses. Tout ce que l'imagination peut inventer de combinaisons ornementales, de chimères, d'animaux bizarres, de diableries, de cortèges ou de chasses (page 134), se trouva assemblé dans les chœurs des églises, dans les salles d'armes, dans les vastes pièces des couvents et des châteaux, formant avec des rinceaux diversement agencés, de riches mosaïques d'un nouveau genre et d'un aspect particulier, dont nous possédons de nombreux et intéressants spécimens, mais dont bien peu, malheureusement, sont parvenus jusqu'à nous dans leur état primitif.

La fabrication de ces carreaux, très répandue au xiv^e et au xv^e siècle, surtout en France et en Angleterre, était due généralement à des ouvriers nomades, selon toutes probabilités d'origine flamande, qui voyageaient de pays en pays, s'arrêtant pour travailler là où ils trouvaient des tuileries. Elle était des plus simples ; sur un moule d'un très faible relief, on estampait un carreau de terre sur lequel les dessins s'imprimaient en un creux que l'on remplissait d'argile d'une coloration différente de celle qui constituait le carreau ; on affleurait les deux terres afin d'enlever les bavures, on passait sur le tout un vernis de plomb coloré en jaune ou en vert et la cuisson achevait le travail. En réalité, c'était une véritable incrustation.

Au commencement du xvi^e siècle, l'application de l'émail blanc à base d'étain, dont l'opacité masquait la couleur de la terre et sur lequel on pouvait peindre facilement en toutes couleurs, ruina l'industrie des artistes nomades qui fabriquaient ces carreaux incrustés, comme elle devait, du reste, ruiner également celle des modestes potiers de terre vernissée dont les produits, remplacés par la faïence, ne furent plus réservés désormais qu'aux usages les plus communs.

Le Beauvaisis, cependant, conserva tous ses ateliers en activité, mais à la condition de modifier sa fabrication. Aux terres recouvertes de vernis vert ou brun qui avaient fait pendant si longtemps la renommée de ses habiles artisans on ajouta l'industrie des grès, qui devait la continuer et même l'accroître.

On sait que les grès sont des poteries à pâte plus fine et plus dure que celle des poteries vernissées dont elles diffèrent par l'introduction de sable dans l'argile qui entre dans leur composition, par leur glaçure silico-alcaline et surtout par une cuisson plus forte et plus prolongée. Ces qualités de finesse et de dureté donnant plus de précision aux reliefs, permettaient d'obtenir des résultats supérieurs à ceux que pouvait donner la terre ; aussi les grès furent-ils assez vite recherchés.

Les grès de Beauvais devinrent bientôt aussi célèbres que



GOURDE DE PÈLERIN EN TERRE VERNISSÉE
(XV^e SIÈCLE)



POT TROMPEUR EN TERRE VERNISSÉE
LÉGENDE : « VERRE ADRESSÉ AUX BONS BUVEURS DE LA CHAMPAGNE »



POT EN TERRE VERNISSÉE
PROVENANT DE L'ANCIENNE COMMANDERIE DE ST-JEAN-DE-LATRAN



POT TROMPEUR EN TERRE VERNISSÉE
(XVI^e SIÈCLE)

(1) Musée de Sèvres.

(2) Parmi les autres inscriptions que nous avons recueillies sur des poteries vernissées du x^e siècle ou du commencement du xvi^e siècle, nous citerons encore, au musée de Sèvres : *Nyl bien sans peine* ; — *Tout vient à point qui sait attendre*, et, dans l'ancienne collection Berthet : *Santé sans argent, ça donne maladie*. Le musée de Cluny possède un bidon vernissé en brun portant la devise adoptée par Philippe le Bon, duc de Bourgogne, lors de son mariage, en 1429, avec Isabelle de Portugal : *Tant que vivrai, aultre nauré*.

(3) Musée historique de l'Orléanais.

(4) La grande tour du Louvre, à toit conique dite « Tour de Philippe-Auguste », était recouverte de ces tuiles vernissées de diverses couleurs dont l'emploi était également très répandu en Allemagne : « La Germania risplende per i tegoli invetriati », écrivait un architecte italien du x^e siècle, L.-B. Alberti.

l'avaient été ses poteries; surtout les grès à couverte d'un beau bleu uni, les *poteries azurées* de Savignies; dont parle Rabelais, et qui étaient assez estimées pour qu'on les jugeât dignes d'être offertes aux souverains.

Le musée de Sèvres possède quelques beaux et rares échantillons de ces poteries azurées, entre autres une belle gourde de voyage fleurdelisée, une autre, décolorée en partie par un long séjour dans la Somme, portant sur ses deux faces l'écusson de France avec, d'un côté, l'inscription *CHARLES ROY* et, de l'autre, le nom d'*Anthonye Royael*, avocat, historien du Beauvaisis (1536-1617), une cage à oiseaux, une bouquetière fleurdelisée, etc.

Nous réservons une mention spéciale à une bouteille plate également recouverte d'un vernis bleu, et datant de la fin du XVI^e siècle (1), sur laquelle se trouve reproduite une facétie qui, bien qu'assez banale, paraît avoir joui d'un assez grand succès puisque l'on en retrouve la manifestation sous des formes variées durant un espace de plusieurs siècles (2), et qui consistait à représenter des animaux ou des figures grotesques accompagnées d'une inscription *parlante* qui en indiquait le nombre *plus un*, cet *un* devant être le naïf badaud auquel on donnait à lire l'inscription. « NOVS SOMME ISI QVATRE ANE » dit la bouteille du Musée de Sèvres.

A partir du XVI^e siècle, du reste, les potiers semblent avoir absolument changé de caractère. A la tristesse morne, au découragement, à la préoccupation constante de la mort que trahissent les inscriptions des XIV^e et XV^e siècles, succèdent les légendes joyeuses, les souhaits de vie et de santé, les couplets bachiques ou grivois; nous en verrons de nombreux exemples, surtout dans la faïence.

C'est à dater du XVI^e siècle également que l'on voit apparaître dans la poterie et dans les grès les *pots à surprise* ou *pots trompeurs* (page 135) qui semblent avoir eu, eux aussi, le don d'amuser singulièrement nos aïeux, si on en juge par la grande quantité d'exemplaires qui sont arrivés jusqu'à nous et dont on retrouve de nombreux spécimens, faits dans tous les pays et à toutes les époques, aussi bien en terre qu'en faïence, en porcelaine et même en verre.

Ces pots, dont la partie supérieure, le col, était percée d'une série d'ouvertures formant une sorte de broderie à jour, étaient remplis, dans leur capacité inférieure, de vin qu'il fallait boire sans en répandre une seule goutte. Quand on ne connaissait pas le secret, — le *truc*, pour nous servir

(1) Cette bouteille, qui appartient au musée de Sèvres, provient de la fabrique assez peu connue de Saint-Vérain (Nièvre).

(2) Une bouteille en faïence de Rouen, du musée de Bernay, représente un âne avec la légende : « Nous sommes deux »; sur une sculpture en pierre peinte du musée de Douai, provenant d'un ancien couvent de la Picardie, sont trois fous, un hibou et un chat, chantant devant un livre ouvert que tient sur son dos un singe accroupi; au bas, on lit la légende : « NOUS SOMMES SEPT ». On trouvera beaucoup d'autres exemples de cette facétie qui n'avait, en somme, rien de bien spirituel, à la Bibliothèque nationale, dans la collection Henin, dans celle de l'abbé de Marolles et dans quelques recueils facéties.

d'un mot à la mode, — la chose était évidemment impossible puisque, à la moindre inclinaison du vase, le liquide devait forcément s'échapper. Pour y arriver, il suffisait de prendre le pot d'une main, par le haut de l'anse, de manière à boucher avec un doigt, et sans que cela paraisse, un petit trou qui se trouvait en dessous et d'aspirer fortement en appliquant les lèvres à l'un des becs en saillie placés sur le bord; le liquide passant alors dans l'anse, qui était creuse, traversait le bord, qui l'était également, et venait se déverser par l'orifice du bec. Tout le secret

consistait à maintenir soigneusement bouché le petit trou de l'anse; sans cette précaution, l'air s'introduisait par le trou et empêchait le liquide de monter.

Il existe des *pots trompeurs* de formes variées; chez les uns, le couvercle, finement découpé, est adhérent au vase; d'autres sont beaucoup plus compliqués, au premier aspect, que celui dont nous venons d'expliquer le mécanisme, mais tous ou à peu près tous sont faits d'après le même principe et présentent la même difficulté et le même moyen de la surmonter.

Nous avons dit que l'industrie de la poterie vernissée

n'avait jamais cessé, mais qu'elle avait été réservée à la fabrication des objets d'usage domestique les plus communs. Il est bon de noter cependant que dans certains centres, comme à Avignon, dont les poteries à fond écaillé, d'une texture très fine, sont fort recherchées, à Apt, et dans quelques autres localités, on créa des ateliers qui surent donner à leurs produits un certain caractère d'art. Il arrivait souvent aussi que dans les plus modestes poteries des ouvriers habiles fabriquaient, à l'occasion d'une

fête, d'un mariage ou d'un baptême, des pièces qui sortaient de l'ordinaire et dont beaucoup sont intéressantes par les inscriptions naïves et facétieuses qu'elles portent gravées à la pointe. Sur une chauffelette — ou *couvet* — à anse en panier, assez délicatement décorée par engobe et dont le couvercle est surmonté d'un petit coq (p. 136), un amoureux inscrit : « Quand mon coque chantera mon amor finiras ». Un autre grave derrière un joli bénitier destiné sans doute à sa fiancée : « pour margueritte Blochet demeurant à Verneuil. fait a Armenières par Jean Guincestre ». Jacques Marécart, du Mesnil-Saint-Laurent, ayant tué un lièvre, se représente orgueilleusement au fond d'un plat, tenant de la main droite son fusil et de la gauche son lièvre, et il a bien soin de graver d'un côté : « Jacques Marécart a la Chasse », et de l'autre cette invitation à ses amis : « Voila le pauvre Bougre. Il sera Bon pour Dimanche ».

Si peu importantes qu'elles puissent paraître au premier abord, ce sont là des poteries qu'il faut recueillir avec soin. A notre époque, où les anciens usages et les vieilles coutumes de nos pères tendent à disparaître de jour en jour, où les progrès de l'industrie remplacent par la porcelaine froide et sévère et par l'odieuse « terre de pipe » ces modestes ustensiles apportés autrefois sur les marchés par des artisans qui continuaient les formes et les traditions

de ceux qui les avaient précédés, il est intéressant de retrouver ces vestiges des temps passés et de les conserver comme des témoins de mœurs et de croyances oubliées.

ÉDOUARD GARNIER
Conservateur du Musée national de Sèvres.

(A continuer.)

Tous les objets reproduits ici font partie des collections du Musée national de Sèvres.



CHAUFFERETTE OU « COUVET » EN TERRE VERNISSÉE
(XVIII^e SIÈCLE)



BUIRE EN TERRE VERNISSÉE
(XVI^e SIÈCLE)



BOUQUETIÈRE A QUATRE TUBULURES
(XV^e SIÈCLE)



La Ballade des Vieux Logis

*Sans ordre et sans alignement
Elles poussaient au bord des rues
Dans l'imprévu le plus charmant —
Tantôt creuses, tantôt ventrues.
Avec leurs pignons — ces verrues —
Faites de briques et de bois ;
Las ! presque toutes disparues...
Les bonnes maisons d'autrefois.*

*Leurs vitraux avaient rarement
Des transparences absolues
Mais quel adorable ornement
Et pour l'art quelles plus-values !
Elles avaient, choses voulues,
Des escaliers tordus, étroits
Qui sait ? — Des marches vermoulues
Les bonnes maisons d'autrefois.*

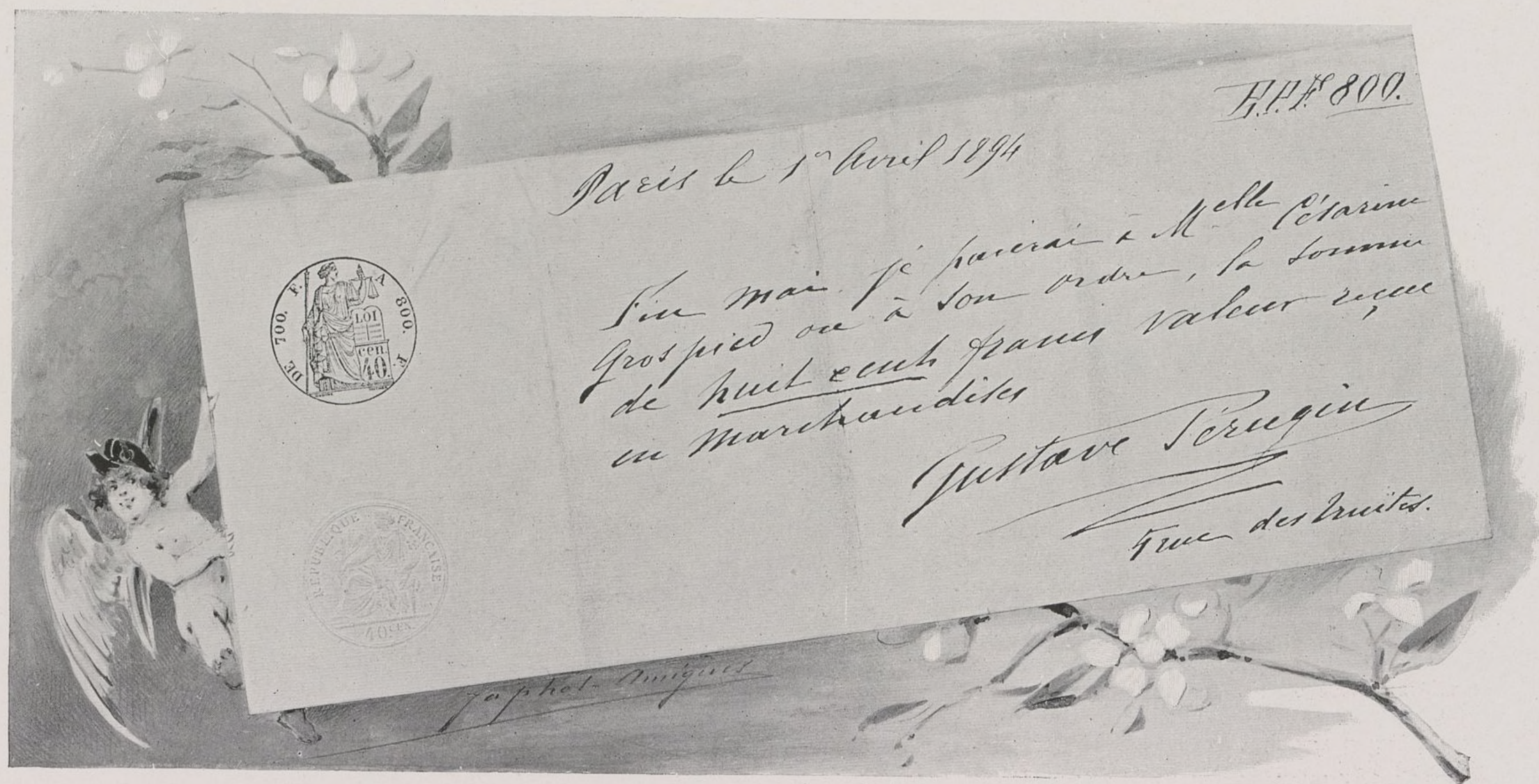
*Les gens y vivaient doucement
Leurs existences inconnues
Bons, fidèles à leur serment
Sans ambitions saugrenues
Dieu les veillait du haut des nues
Elles avaient des mots courtois
Pour souhaiter les bienvenues
Les bonnes maisons d'autrefois.*

— ENVOI —

*O Temps qui détruis et qui tues,
Dont tout subit les rudes lois,
Pourquoi les avoir abattues
Les bonnes maisons d'autrefois ?*

JÉRÔME DOUCET.

(Illustration de Jules Adeline.)



Fin Mai, je paierai à Mademoiselle...

Par Jules Moineaux

MAI a 31 jours, nous étions le 30 et le souscripteur du billet, Gustave Pérugin, avait le plus grand intérêt à le payer avant l'échéance, autrement ses projets de mariage avec Mademoiselle Élodie Beautendon, pouvaient être gravement compromis, voire anéantis, par l'auteur des jours de la jeune fille, un homme veuf qui, comme mari avait peut-être rendu Madame Beautendon très heureuse, mais qui, comme beau-père, promettait de dépasser la pire des belles-mères, de vingt longueurs de rasoir.

En accordant la main d'Élodie, il avait dit à son futur gendre : c'est une perle que je vous donne ! comme s'il n'était pas entendu que les procréateurs de filles à marier, donnent des perles.

Les huitres aussi, d'ailleurs.

Et, pour étudier le caractère et les habitudes de celui à qui il avait confié le bonheur d'Élodie, il l'avait installé dans la chambre de feu Madame Beautendon, en attendant la cérémonie conjugale, et il lui avait dit : si je découvre chez vous quelque vice, quelque habitude, un fait quelconque de nature à me faire craindre pour le bonheur de ma fille, fût-ce la veille du mariage, tout serait rompu. Jugez un peu, s'il avait découvert que notre jeune homme souscrivait des billets à des femmes.

Le billet avait pourtant une cause bien légitime : au moment où il avait engagé sa signature, il liquidait sa vie de garçon ; deux aventures auxquelles il avait mis fin ; l'une relative à Mademoiselle Césarine dont il payait le loyer et qui avait exigé, comme compensation de la perte de son ami, l'avance d'une année de ce loyer, soit huit cents francs. Pérugin, dont les cadeaux de noces avaient allégé la bourse, avait consenti à faire un billet et cette affaire était réglée.

L'autre alla moins aisément, la dame qu'il avait connue au Moulin Rouge, l'ayant menacé de tout avouer à son mari, un cocher de fiacre bâti en hercule et jaloux à faire rougir Othello, si la couleur de ce nègre l'eût permis ; heureusement pour notre jeune homme, ce terrible cocher ne le connaissait pas, ne l'ayant jamais vu ; Pérugin, d'ailleurs, venait de quitter son domicile pour s'installer sous le toit beau paternel ; la maison qu'il abandonnait était expropriée pour être démolie, il était donc sans crainte sur les suites de l'aventure ; mais le diable de billet lui était absolument sorti de la pensée. Ce fut le 30 mai seulement, dans un établissement de bains, qu'il lui revint en mémoire. « Sapristi ! se dit-il, le domicile indiqué au-dessous de ma signature est tombé sous les pioches ; c'est chez mon beau-père qu'on me présentera le billet ; si cet homme funeste est là, il ne manquera pas de me rappeler sa menace et de la mettre à exécution. »

Voilà pourquoi Pérugin voulait payer son billet avant l'échéance, c'est-à-dire le jour même où commence ce récit. Il se hâta de rentrer chez lui pour y prendre le montant du billet.

« Je vous attendais avec impatience, lui dit Beautendon.

— Vous aviez à me parler cher beau-père ?

— Oui, un de mes amis m'écrivait à l'instant qu'il vient de recevoir une truite saumonée et des truffes, que lui envoie un

cousin du Périgord et nous invite, moi et ma fille, à aller déjeuner sans façon ; je suis prêt, Élodie achève sa toilette ; allez faire la vôtre, je vous emmène.

— Moi ? mais je ne suis pas invité fit le jeune homme inquiet.

— Je vous invite, je vous présenterai comme mon futur gendre, vous serez bien reçu. »

Pérugin, abasourdi par cet accroc qui dérangeait son plan, resta muet et comprit, en certain cas, l'assassinat. Que faire, pour se tirer de là ?

« Eh bien ! s'écria Beautendon avec impatience, qu'attendez-vous ? Nous serons en retard ; si vous n'aviez pas mis deux heures pour aller au bain, nous aurions eu toutes nos aises. »

Ce reproche fut un trait de lumière pour Pérugin.

« C'est, dit-il, que j'ai rencontré au comptoir de l'établissement un camarade de collège, que je n'avais pas vu depuis longtemps, alors, il m'a invité à déjeuner... De là ma longue absence.

— Vous avez déjeuné ? dit le beau-père avec humeur.

— Et copieusement, je vous assure ; j'en suis désolé, cher beau-père, tout à fait désolé, mais il me serait impossible de recommencer.

— Que le déjeuner de votre condisciple l'étouffe.

— Je suis aussi contrarié que



vous, cher beau-père, mais vraiment je ne pouvais prévoir...
— Papa, je suis prête », dit Élodie, qui entra à ce moment.



Son père lui expliqua l'empêchement du fiancé de les accompagner et tous deux partirent.

Le futur mari poussa un soupir de soulagement, courut à sa chambre, y prit la somme nécessaire au paiement du billet et sortit vivement.

Il se dirigeait vers une place de voitures, quand un fiacre vide venant à passer, il héla le cocher.

Celui-ci s'arrêta. « Si vous allez loin, dit-il, je ne pourrais pas vous conduire, ayant à prendre, pour moi, un renseignement très important et très pressé, et j'allais pour cette petite affaire-là quand vous m'avez appelé. Où c'est que vous allez ? »

Pérugin lui indiqua l'adresse de la bénéficiaire du billet.

« Ah ! elle est bonne ! s'écria le cocher, c'est justement dans cette maison-là, mon renseignement, montez, bourgeois ! »

— A l'heure ! dit le jeune homme, dans la prévision où Césarine lui ayant donné un successeur qui paierait le loyer, elle aurait escompté le billet, ce qui l'obligerait, lui, d'aller chez l'escompteur.

Il avait à peu près raisonné juste, Césarine n'avait pas escompté le billet, mais elle l'avait donné au propriétaire en paiement du terme échu, et celui-ci, après renseignements pris sur la solvabilité du souscripteur, avait accepté le mode de paiement de sa locataire et lui avait rendu le surplus, six cents francs.

Césarine donna, à son ancien ami, l'adresse du détenteur du billet, M. Mordoré, et Pérugin se hâta de regagner sa voiture.

« Montez, bourgeois ! lui dit son cocher, le temps de demander mon renseignement et je suis à vous. »

Bientôt la bonne de Césarine annonça à sa maîtresse qu'un cocher demandait à lui parler.

« Un cocher !... »

que me veut-il ?

— Je ne sais pas, madame, il est dans l'anti-chambre.



Césarine s'y rendit. « Que désirez-vous ? » demanda-t-elle.

Le cocher répondit : « Madame, on m'a dit que M. Pérugin, dont la maison est démolie, vous pourriez me donner son adresse où il demeure à présent. »

— Je connais, en effet, ce monsieur, il était même ici tout à l'heure, mais j'ignore son domicile. »

Le cocher eut un mouvement de désespoir. « Il était ici tout à l'heure ! cré bon sang de bon sang ! moi qui le cherche partout. »

— Ne vous désespérez pas ! lui dit Césarine, il allait, en sortant d'ici, chez M. Mordoré. »

Elle lui indiqua la demeure de celui-ci et ajouta qu'en ne perdant pas de temps, il y trouverait encore Pérugin.

Il remercia et sortit précipitamment pour ne pas manquer l'homme qu'il cherchait et qu'il avait dans sa voiture.

Si encore il l'y avait gardé ! une circonstance, deux paroles échangées, auraient pu le lui faire connaître, mais il avait hâte de courir chez le propriétaire, son client aussi, qui commençait à s'impatienter de ne pas le voir revenir et qui l'accueillit fort mal à son retour.

« Est-ce que vous vous fichez de moi ? cria-t-il, je vous prends à l'heure et vous profitez de l'occasion pour faire vos petites affaires à mes frais ! et vous réclamez un pourboire. »

— Je ne réclame que le prix de votre course, et tout de suite, vu que mes petites affaires, il faut que je les fasse.

— Vous les ferez plus tard, répliqua Pérugin, allons,

filons vite, je suis pressé ; nous allons rue... »

Le cocher l'interrompit.

« Nous allons ici et pas plus loin ; voyons, descendez ! »

— Je ne descendrai pas ! affirma énergiquement le voyageur, et je vous forcerai bien à me conduire, je vous ai pris à l'heure... »

— Toi ! tu me feras te rouler si je ne veux pas ? Allons, ouste ! »

Pérugin s'obstinant à ne pas descendre, il le saisit au collet, pour le tirer hors de sa voiture. L'autre résista, se débattit vigoureusement ; le monde s'amassa, des agents accoururent, Pérugin leur expliqua son cas en deux mots, jeta deux francs au cocher et sauta dans une voiture vide qui passait à ce moment.

Un des agents se jeta à la bride du cheval. « Votre nom, d'abord, Monsieur ? pour le procès-verbal, dit-il. »

— Je me nomme Pérugin, répondit le voyageur, d'ailleurs, voici ma carte.

— Pérugin ! s'écria le cocher, lui que je cherche partout.

— Sapristi ! se dit le jeune homme, c'est le mari de la femme du Moulin Rouge. »

Et, sur son ordre, la voiture partit au grand trot, le cocher délinquant voulait s'élancer à la poursuite de celui qu'il avait refusé de garder, mais il fut retenu par les agents.

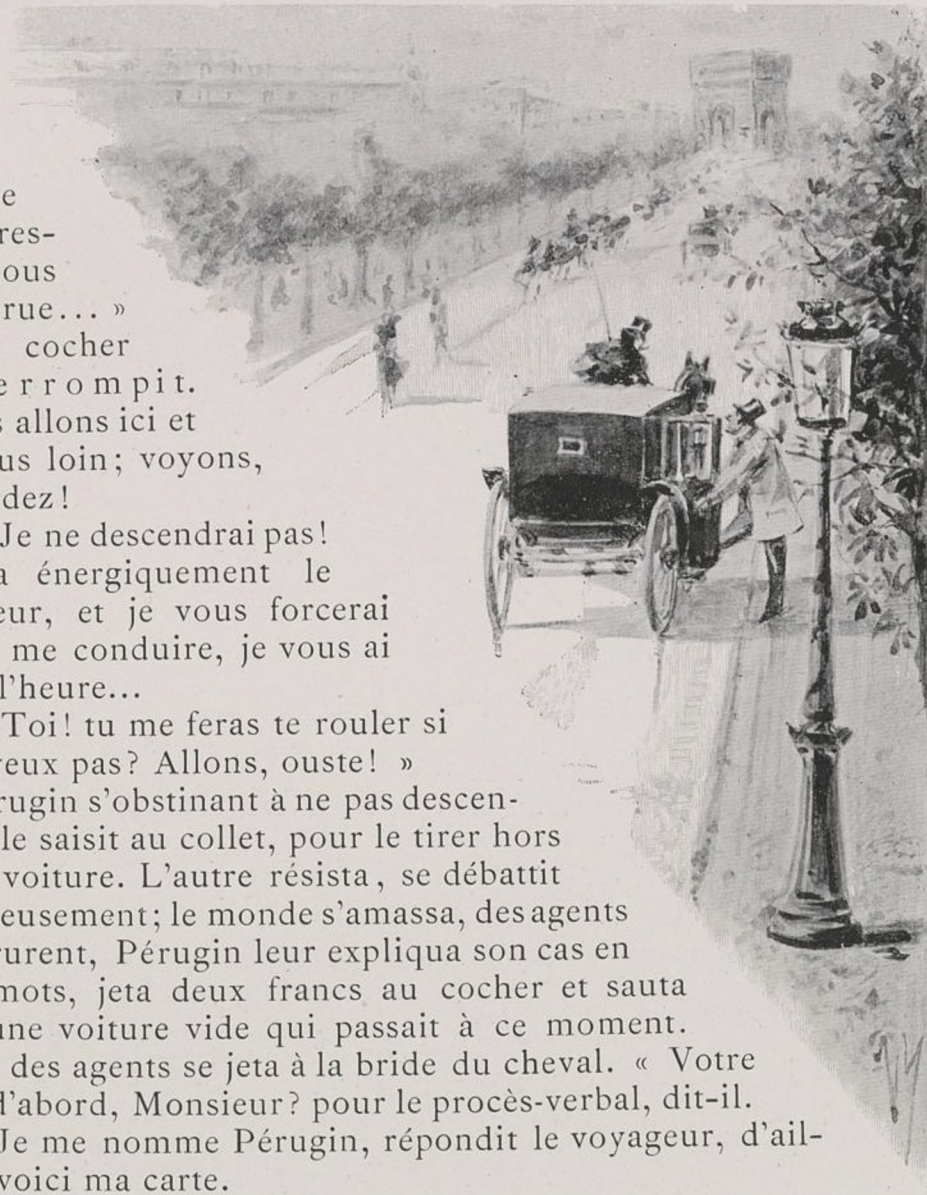
Pendant qu'ils lui dressaient procès-verbal, son client se présentait chez le détenteur du billet, mais celui-ci l'avait donné en paiement à l'un de ses fournisseurs et Pérugin de se transporter chez ce dernier, qui l'avait passé à l'un de ses créanciers, lequel, lui-même, l'avait endossé au profit d'un autre créancier. Et le malheureux Pérugin, dans un état d'irritation bien compréhensible, de courir ainsi, d'endosseur en endosseur. Et le cocher, libre enfin, et à la poursuite de son homme, d'arriver, dans chaque maison, tout juste au moment où il venait d'en sortir ; alors, sa colère d'aller toujours en augmentant ; il invectivait les endosseurs et se faisait jeter à la porte ; mais il n'en continuait pas moins à suivre la piste sur laquelle il s'était engagé, hurlant : Ah ! je l'aurai mort ou vif !

Il avait raison, le moindre retard de Pérugin et il l'atteindrait ; c'est ce qui arriva.

« M. Muserolle ? demanda l'ex-ami de Césarine, au domestique du septième endosseur. »

— Mon maître est dans la salle de billard, en train de faire une poule avec des amis, et je ne sais si je dois...

— Dites-lui que c'est pour affaire pressante.



Le domestique sortit et peu d'instants après, Muserolle paraissait. Le visiteur s'excusa de l'avoir dérangé.

« Il n'y a pas de mal, Monsieur. A qui ai-je l'honneur de... »

— Je me nomme Pérugin, vous devez avoir en portefeuille... »

Muserolle l'interrompit par une exclamation joyeuse : « Pérugin ! et il lui serra affectueusement les mains ; ah ! que je suis heureux de vous voir ! »

Le jeune homme, ahuri devant cette inexplicable manifestation desym-

pathie, ne savait comment y répondre. Muserolle continua : « Je ne comptais guère sur vous, je n'y comptais même pas du tout. »

Croyant comprendre que le détenteur du billet était joyeusement surpris d'en encaisser le paiement sur lequel il ne comptait pas, le souscripteur répondit avec quelque surprise : « Mais, Monsieur, j'ai l'habitude de tenir mes engagements. »

— Je n'en doute pas, Monsieur, mais comme loin de vous engager, vous aviez dit que vous ne viendriez pas... »

— Moi ? fit le jeune homme, à qui ai-je pu dire cela ?

— A mon ami Beautendon et à sa charmante fille, votre future épouse, qui ont déjeuné ici.

— Ah ! s'écria Pérugin, la truie saumonée et les truffes...

— Ils y ont fait honneur, deux autres amis également et vous avez perdu de n'en pas prendre votre part ; je vais faire prévenir votre future famille que vous êtes ici.

— De grâce, Monsieur, n'en faites rien, je vous en prie, supplia le jeune homme, et il expliqua le motif de sa présence, puis les raisons qui l'obligeaient à laisser ignorer à son futur beau-père, l'histoire du billet.

— Compris, fit le maître de la maison, en riant ; un peu original, ce brave Beautendon ; soyez tranquille, il ne saura rien.

— Mon billet, tout de suite, je vous en conjure !

— A l'instant, Monsieur, je vais voir mon carnet d'effets à recevoir et je suis à vous. »

A peine avait-il disparu que Beautendon, une queue de billard à la main, entra en s'écriant : « Eh bien ! Muserolle ! c'est à vous à jouer ! Puis apercevant son futur gendre, il resta stupéfait : Vous ! dit-il. »

La présence d'esprit fut, une fois de plus, absente chez l'infortuné jeune homme, d'ailleurs dans les pires conditions pour répondre ; il ne put qu'esquisser un sourire qu'on eût dit extrait avec une machine à vapeur, et balbutia : « Oui... oui... ce cher beau-père ! ça va bien ?... »

— Très bien, mais que faites-vous ici ?

— Ce que je... c'est bien simple... oh ! c'est d'un simple... heu... sachant vous y rencontrer... »

Et trouvant une explication, il continua avec volubilité, en homme sûr de lui. « Vous paraissiez si contrarié de ne pouvoir me présenter à votre ami Muserolle... »

— Comment savez-vous son nom ? je ne vous l'ai pas dit.

— Vous ne vous en souvenez pas, mais vous m'avez dit : mon ami Muserolle m'écrit à l'instant... »

Et une discussion s'engagea : « Enfin, conclut Beautendon, en admettant même que j'ai dit le nom, mais le domicile ? »

— Le domicile ? c'est bien simple ; je suis entré dans un café, j'ai demandé le Bottin, et... »

A ce moment, rentra Muserolle, le nez dans un carnet et lisant : Billet de huit cents francs de Pérugin à Mademoiselle Césarine Gros-pied.

Pérugin lui poussa le coude, Muserolle leva la tête et vit Beautendon.

« Vous souscrivez des billets à des femmes ! s'écria celui-ci.

— Patatras ! » gémit le jeune homme.

Devinant son embarras, Muserolle lui dit tout bas : « Un cadeau de nocces à acheter. »

Et le futur époux de dire avec aplomb : « Un cadeau de nocces que j'avais oublié, alors étant un peu à court d'argent... — Quel cadeau ? — Quel ? heu... — Un piano, souffla Muserolle. — Un piano ! répéta Pérugin. — Un piano ? mais vous savez bien qu'Élodie n'en joue pas. — Tiens ! si elle en jouait, est-ce que je lui en aurais donné un ? moi qui ne peut pas le souffrir. — Mais cette femme ? — Eh bien ! la marchande de pianos. »

La conversation fut arrêtée net, par l'entrée en coup de vent du cocher, bousculant le domestique qui voulait l'annoncer. Puis apercevant son client : « Ah ! enfin, je te tiens ! fit-il.

— Voilà le bouquet ! gémit Pérugin, et, allant au-devant d'une explication : « Est-ce que je savais qu'elle était mariée ? dit-il ; est-ce que je savais qu'elle était votre femme ? »

— Ma femme ? dit le cocher, il ne s'agit pas de ma femme.

— Alors, qu'est-ce qu'il me veut ? se demanda Pérugin.

— Qu'est-ce que c'est que cette histoire de femme ? questionna impérieusement Beautendon.

Et Pérugin, éperdu, de crier : « Celle qui m'a vendu le piano. »

Le cocher bondit : « Ah ! c'est elle qui a le piano ? dit-il, c'est bon à savoir ; je le reprends si mon billet n'est pas payé. »

Et Pérugin, de plus en plus abasourdi, de se demander : quel billet ? quel piano ?

— Un piano, continua le cocher, que j'avais gagné à une loterie pour la caisse de retraite des vieux cochers, qu'est-ce que je pouvais faire de ça, moi ?

Alors, je l'ai vendu à un individu qui m'a donné en paiement un billet de vous ; je vais aux renseignements dans votre maison, on me dit : oh ! M. Pérugin, c'est de l'or en barre ; je donne mon piano et puis, hier, en passant par là, plus de maison ! démolie, rasibus, et je cours après vous, avec mon billet que voilà ! »

Fièvreusement, Pérugin tira les huit cents francs de sa poche et prit son billet, en poussant un ouf de soulagement ; puis, s'adressant à Beautendon avec une gaieté d'emprunt : « Vous voyez, beau-père, je vous disais bien... »

— Je vois, je vois... que vous m'entortillez, tout ça n'est pas clair. Pourquoi ce cocher courait-il après vous ?

— Pour qu'il me paie son billet, répondit le cocher.

— Il fallait aller d'endosseur en endosseur, répliqua l'homme.

— Mais il n'a fait que ça, répondit Pérugin ; puis, au cocher : est-ce que vous n'alliez pas dans les mêmes maisons que moi ?

— Dans toutes, fit le cocher... et je vous avais sous la main. Ah ! ah ! ah ! elle est bonne.



— Excessivement drôle ! renchérit Pérugin, ah ! ah !

ah ! je courais après mon billet et il l'avait dans sa poche. »

Et tous deux de rire à se tordre, Pérugin pour soutenir son rôle, l'autre donnant cours à une gaieté bien légitime, motivée par cette bizarre coïncidence, mais fortement exagérée par la joie d'avoir encaissé son billet et il alla même jusqu'à taper sur le ventre à Pérugin qui lui rendit sa familiarité, et ce fut un échange de tapes sur le ventre et d'éclats de rire auxquels le cocher mit fin par une poignée de main, un salut, Messieurs et Dames, et la compagnie ! puis il s'élança vers la sortie. Beautendon voulut le retenir. « Pas le temps ! » cria le cocher. Le père d'Élodie alors de crier à son futur gendre : « Je vous défends d'envoyer le piano ! si on l'apporte, je le renvoie. »

— Vos désirs sont des ordres, cher beau-père, répondit Pérugin ; puis, à part lui : comme ça se trouve, je ne l'ai pas ! »

(Illustrations de Japhet Amigues).

JULES MOINAUX.